

Pierre Béhel

**Le survivant
solitaire**

Roman

Le survivant solitaire

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

<http://www.pierrebehel.fr>

Le survivant solitaire

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.fr>

Le survivant solitaire

L e s u r v i v a n t s o l i t a i r e

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

Le survivant solitaire

Le survivant solitaire

Préambule

Froid. Il fait froid. Plus moi avancer vers le lieu d'où se lève le soleil, plus il fait froid. Pas normal. Le soleil est chaud. Il devrait faire plus chaud. Rien ne va plus dans le monde. Quelque chose a été dérégulé. Le soleil serait-il devenu froid ? Ou alors le soleil est presque éteint et il faut aller le rallumer en mettant des bûches dans son foyer.

Peut-être faudrait-il faire un sacrifice aux dieux. Mais moi en avoir fait plusieurs. Bon, d'accord, moi avoir mangé les viandes offertes. Pas bien. Mais chasser trop difficile quand on est seul. Un pieu et quelques pierres, ce n'est pas avec ça qu'on peut chasser un mammouth. Des lapins, des oiseaux coureurs, oui, c'est encore possible, si on est rapide.

Depuis combien de lunes le clan a-t-il été exterminé ? Au moins une dizaine. Tous ont eu cette fièvre étrange. Tous sont morts. Les dieux ont maudit le clan. Moi innocent de tout. Sinon, moi mort avec les autres. Moi avoir eu de la fièvre aussi mais les dieux m'ont guéri.

A la fin, il restait Petit Frère, Jambe Unique, l'Ancien... Ils étaient malades mais encore vivants. Il fallait les nourrir, leur apporter à boire. Et puis, quand

Le survivant solitaire

moi parti chasser un jour, les Grosses Têtes sont arrivées.

Depuis bien des lunes, bien avant que les pères de nos pères ne soit nés, les Grosses Têtes nous chassent. Ils ont un front droit comme celui des mammoths, la mâchoire qui reste sous le nez, sans s'avancer pour mieux saisir la nourriture. Ils sont plus grands que nous. Plus rapides aussi. Certains disent qu'ils sont plus intelligents. Ils ont des techniques de chasse que nous ne connaissions pas. Nous avons appris des choses en les observant.

Les Grosses Têtes ont brisé les crânes de Petit Frère, de Jambe Unique et de l'Ancien, à grands coups de masses. Quand moi revenir, moi prudent : les autres avaient crié. Moi avoir entendu leurs cris.

Caché derrière une grosse pierre, moi avoir vu les Grosses Têtes manger la cervelle des derniers du clan. Puis ils ont allumé un feu et ont installé les cadavres au-dessus.

Le feu fait peur. Le feu mord la chair. Mais la viande passée dans le feu se mange plus facilement et est meilleure. Les Grosses Têtes sont malines. Il nous est arrivé de voler du feu aux Grosses Têtes mais il faut sans cesse le nourrir. C'est compliqué. Les Grosses Têtes en fabriquent quand ils en ont besoin mais personne n'a jamais compris leur magie.

Moi savoir que le clan était fini. Moi être seul. Et tous les nôtres étaient morts. Il n'y avait plus aucun clan

Le survivant solitaire

dans les environs. Les Grosses Têtes nous ont tous tués. On dit que certains clans étaient morts d'une étrange fièvre. Une lune avant que la fièvre ne se déclare dans le clan, un fuyard était passé et nous avait raconté ça. Il avait partagé une chasse et un repas avec le clan. Puis il avait recommencé à fuir.

Moi penser un instant à voler du feu quand les Grosses Têtes auraient le dos tourné. Mais, pour fuir, emporter du feu n'est pas simple. Alors moi renoncer. Moi partir.

Mais, moi pas eu de chance. Une femelle Grosse Tête m'a entendu. Ou alors elle m'a reniflé. Laisant les membres du clan sur le feu, la plupart des Grosses Têtes ont alors suivi la femelle pour me poursuivre. Ainsi la fuite a commencé.

Les chasseurs abandonnent au plus tard lorsque le soleil se couche. Toujours. Les Grosses Têtes ont mené une chasse contre moi. Les guerriers se sont dispersés pour tenter de m'encercler. Mais la femelle a suivi ma trace. Elle avait un pieu avec un caillou tranchant au bout. Moi n'avoir jamais vu d'arbre où poussent des cailloux. Personne ne sait d'où les Grosses Têtes tirent leurs pieux avec des cailloux.

Moi être monté dans un arbre. Quand la femelle Grosse Tête est passée sous l'arbre, elle a hésité en reniflant. Mais moi lui être tombé dessus avant qu'elle ne regarde en l'air. Elle a émis les cris compliqués que font les Grosses Têtes. Mais moi l'assommer.

Le survivant solitaire

Et puis, comme il n'y avait plus de femelle dans les environs depuis plus d'une lune, moi lui mettre mon sexe en elle. Elle s'est réveillée en hurlant comme si elle souffrait. Pourtant, les femelles de mon clan aimaient bien quand je leur mettais mon sexe en elles tout pareillement. Les Grosses Têtes sont bizarres.

Moi avoir à peine fini quand les mâles Grosses Têtes sont arrivés, sans doute attirés par les cris compliqués de la femelle. Alors moi fuir sans attendre et sans tuer la femelle. Depuis ce jour là, la femelle Grosse Tête les entraîne à ma poursuite sans jamais renoncer. Elle hurle des cris compliqués quand ils veulent renoncer et, alors, ils reprennent la chasse. Au bout de quelques lunes, la femelle s'est arrondie et, neuf lunes après le début de la fuite, un petit est né de la femelle. Et malgré tout, ils continuent toujours la poursuite. Même après que plusieurs d'entre eux sont morts à cause de la fièvre bizarre.

Pourquoi aller toujours vers là d'où le soleil se lève ? Aucune importance. Même quand il a fallu franchir des montagnes. Et, maintenant, une immense plaine marécageuse s'étend devant mes yeux. Les Grosses Têtes ne sont plus loin. Pas le choix.

De l'eau glacée jusqu'aux genoux. Pas bon. Douleur. Très mal. Un morceau de bois avec une pierre a jailli de mon ventre. Tomber dans l'eau glacée.

Le survivant solitaire

1

Je me réveille comme tous les jours avec le soleil. La lumière pénètre dans la pièce au travers des fenêtres sales. Je ne les lave pas. Je ne fais pas non plus le ménage. A quoi bon ? Je me lave de temps en temps, pour éviter d'attraper quelque maladie. Quant au linge, quand mes draps ou mes vêtements sont trop sales, je retourne dans un magasin et j'en prends en rayons. Il y a encore beaucoup de stock.

Les vêtements, je les lave tout de même de temps en temps en les faisant tremper dans de l'eau froide pendant quelques jours, avec ce que j'ai trouvé comme lessive, avant de les laisser sécher dans un appartement voisin. Je ne suis pas trop attaché aux détails, je ne repasse rien. De toutes façons, il n'y a plus d'électricité depuis longtemps.

J'ai trouvé un stock de carnets dans un supermarché. La pile s'était effondrée et me barrait le chemin. Du coup, j'en ai pris quelques uns. Ceux du bas avaient été rongés par des rats. C'était sans doute la raison de l'effondrement de la pile. Ensuite, j'ai cherché des stylos.

Pourquoi je me mets à écrire maintenant ? Je n'en sais rien. Personne n'est plus là pour me lire. Du moins, cela fait des années que je n'ai plus vu d'être

Le survivant solitaire

humain dans la ville. Mais je veux rester humain. Oui, c'est sans doute cela. Eviter de perdre le langage, la dextérité de la main.

Déjà, je me parle à moi-même, je me sers des discours et des sermons. Je lis à haute voix des livres. Eviter de perdre la parole. Eviter de perdre mon humanité.

Je suis le seul être humain qui reste dans toute la ville, du moins pour autant que je sache. Si je cesse un jour d'être humain, il n'y aura plus d'être humain du tout.

Pourquoi moi ? Pourquoi un seul être humain ? Non, statistiquement, il devrait y en avoir d'autres. Mais où ? Dispersés comme doivent être les survivants, c'est comme si chacun devait être seul. Nous n'avons aucun moyen de communication. Aucun moyen de nous retrouver les uns les autres. Et si, vraiment, on savait où était quel survivant, comment le rejoindre ?

On ne réalisait pas vraiment ce que pourrait signifier la disparition de l'électricité. Oh, oui, bien sûr, il y avait des romans de science-fiction, des récits de naufragés... mais je vous parle de la disparition réelle, brutale, inattendue, sans aucune préparation, de l'électricité dans un monde technologique.

Pour tant de mes contemporains, la simple idée d'une coupure d'Internet pendant quelques heures suffisait à créer des cauchemars. Pas d'électricité dans un appartement, à cause d'une panne, oui, c'était

Le survivant solitaire

envisageable. Et cela posait vite de très gros problèmes pratiques. Le contenu du réfrigérateur perdu au bout de quelques heures. Pas de possibilité de faire cuire quoique ce soit. Pas d'eau chaude.

Imaginer que l'électricité disparaisse dans tout le pays, dans le monde entier. Le cauchemar absolu. Une horreur. Et les conséquences étaient vite devenues bien pires que la simple coupure d'électricité dans une série d'appartements.

Par exemple, il n'y a plus d'eau dans les appartements. Pour amener de l'eau dans les châteaux d'eau, il faut des pompes. Pour qu'elles marchent, il faut de l'électricité.

Bien sûr, plus d'ascenseur, plus de métro, plus aucun moyen de locomotion. Il doit rester ici ou là des voitures thermiques mais les batteries doivent être à plat, depuis le temps. Et pas d'électricité pour les recharger. En plus, la plupart sont tellement informatisées qu'il faudrait aussi les pirater pour les faire fonctionner.

De tout ce qui a disparu, pas de doute, c'est bien l'électricité qui me manque le plus. En dehors des autres êtres humains, bien sûr. En fait, c'est même la disparition de l'électricité qui a entraîné la disparition d'une quantité incroyable de choses. L'eau était sans doute le moins évident pour des gens qui n'y avaient pas réfléchi. Mais il était clair pour tous que la fin de l'électricité entraînerait la fin de l'informatique, d'Internet, de la télévision, de la radio... Il reste des

Le survivant solitaire

piles dans les magasins et je peux en mettre dans une lampe de poche que j'ai gardée avec moi et dans un allume-gaz. Ca me sert à allumer des feux, pour chauffer de l'eau. J'utilise pour ça les bouteilles de propane ou de butane des rayons camping des super-marchés.

Pour l'instant, je consomme surtout les stocks des supermarchés. Normalement, je devrais pouvoir trouver de la nourriture en conserves encore quelques années sans trop de difficultés. Après, il va falloir que je compte sur mes talents pour cultiver et chasser.

Dans une jardinerie, j'ai trouvé des graines et des tubercules que j'ai plantés dans une pelouse d'un jardin public. Après ma première récolte, j'ai pu me faire un stock de pommes de terre, de carottes et d'oignons. J'ai mis les légumes dans un appartement du haut de ma tour. Ils sont bien étalés sur du papier, pour qu'ils sèchent. Il a fallu que je mette quelques pièges à souris pour éviter l'invasion.

J'ai aussi planté des arbres fruitiers. J'espère avoir bientôt des pommes. J'ai déjà des framboises et des groseilles. Les pommes peuvent se garder, pas les baies. Alors, ce que je ne mange pas, je le mets dans l'alcool. Je me méfie de l'alcool. J'ai tendance à y chercher un réconfort à ma solitude.

Le survivant solitaire

Intermède

La découverte d'un Homme de Néandertal dans une tourbière de Sibérie avait provoqué un véritable cataclysme scientifique. Voilà qui changeait des sempiternels récits de catastrophes naturelles ici ou là, de la nécessité d'évacuer les côtes devant la montée des eaux des océans, et ainsi de suite. C'était une découverte excitante, qui ouvrait bien des pistes de recherche.

Ouvrir une piste ne signifiait pas, bien sûr, que cette piste serait exploitée. Les crédits scientifiques étaient plutôt consommés par la recherche sur le climat, sur la génétique des cultures pour les adapter au réchauffement général ou sur les énergies dites « vertes ». L'archéologie n'avait pas beaucoup d'intérêt pour répondre aux préoccupations de l'Humanité.

Tout d'abord, ce brave Néandertalien était bien plus à l'Est que l'on n'avait jamais trouvé de ses congénères. Ensuite, il était percé d'une lance dans l'abdomen. Et cette lance était de toute évidence une fabrication d'hommes modernes. Une analyse génétique de débris de peau sur le manche ne laissa aucun doute à ce sujet. La lance avait même appartenu à une femme. De celle-ci, il n'y avait aucune trace. Elle semblait avoir tué le Néandertalien et n'en avoir rien fait. Pourtant, on

Le survivant solitaire

savait déjà que les humains de l'époque étaient cannibales.

Par contre, les climatologues étaient vite revenus au premier plan, même dans cette affaire. En effet, si on avait trouvé ce Néandertalien maintenant, c'était uniquement parce que les plaines glacées de Sibérie se dégelait. Pour la première fois depuis la mort de cet individu. Les tourbières avaient donc rendu ce cadavre, que l'on étudiait avec attention à Moscou. Mais elles avaient aussi libéré des millions de tonnes de méthane et de dioxyde de carbone. Les quelques efforts de l'Humanité pour réduire leurs émissions de gaz à effet de serre étaient anéantis des milliers de fois avec le dégel de la Sibérie.

Et puis, après les scientifiques, étaient apparus les charlatans en tous genres. Il y avait une malédiction du Néandertalien. Comme il y avait eu une malédiction du Tombeau de Toutankhamon. Environ un mois après la découverte, les paysans du lieu en question étaient tous tombés malades. Peu après, tous les scientifiques étudiant le cadavre étaient eux aussi devenus victimes d'une étrange fièvre. Puis leur entourage. Puis l'entourage de leur entourage. Et ainsi de suite.

Bientôt, l'étrange fièvre s'était répandue dans le monde entier. Et les gens mouraient par millions. Puis par milliards. Huit milliards de morts en quelques mois.

Le survivant solitaire

2

Garder mon humanité. Quelle connerie. Je suis Adam. Un homme seul, sans la moindre femme. Je suis Adam et n'ai pas d'Eve. Remarque, même Lilith me conviendrait. N'importe quelle femme. Parce que, je ne voudrais pas dire, mais je ne m'étais plus fait autant plaisir tout seul depuis mon adolescence.

Je me suis beaucoup promené dans la ville. Je n'ai jamais vu personne. Je n'ai jamais vu de preuve de vie humaine non plus : pas de plantation, pas de linge qui sèche aux fenêtres, pas de traces de pas dans la neige l'hiver... Pourtant, tout ça, moi, je l'ai fait. Et si un autre humain, quelque soit son sexe, s'était promené dans les environs, il aurait vu mes cultures, mon linge sécher, mes traces de pas dans la neige, les corps que j'ai jetés par la fenêtre dans les appartements que j'ai occupés...

Et même si ce n'est pas très charitable de jeter des cadavres qui puent par la fenêtre, quand on est seul, on essaye tout de même d'en savoir un peu plus. Personne n'a cherché à entrer en contact avec moi. Personne. C'est de ça que je déduis que je suis seul.

Garder mon humanité. Garder le don de la parole. Garder le rire. Garder le rêve. Garder la capacité d'écrire.

Le survivant solitaire

Pour l'écriture, je remplis de temps en temps une page de mes carnets. Je me lance dans des diatribes enflammées ou des grands élans poétiques, souvent le soir face au soleil. Le rire, le rêve... Je les trouve dans les bibliothèques. Il n'y a plus d'électricité, donc plus de film, de télévision, de musique enregistrée... Il reste les bons vieux livres papier. Dingue. Quand je pense qu'ils ont failli disparaître. Les liseuses électroniques, c'est tellement génial : des millions de livres dans sa poche. Quand il y a de l'électricité.

Je deviens cynique. C'est bon, c'est que je reste humain. Si jamais quelqu'un s'approche de moi, si je ne suis pas seul, s'il me demande de quoi j'ai besoin, je ne pourrais peut-être que lui répondre : « ôte toi de mon soleil. » C'est fou ce que j'ai pu devenir cultivé ces dernières années.

Bon, le soleil va bientôt se coucher. Je vais chercher à rester un peu humain. J'ai déjà mangé. Je mange quand j'ai faim. Je bois quand j'ai soif. Et personne n'est là pour me causer le moindre ennui. Bref, je suis au paradis. D'ailleurs, là, j'ai soif. Je fais tremper des baies dans des alcools divers trouvés en magasin, avec du sucre. Et ça donne des expériences intéressantes. C'est ça aussi être humain : expérimenter.

Et après, je vais déclamer face au soleil couchant.
Le pied.

Le survivant solitaire

Intermède

Comme n'importe quelle autre espèce animale ou végétale, l'espèce humaine a connu, au fil de son histoire, un grand nombre d'épidémies et de maladies diverses. Mais l'espèce avait, jusqu'à la dernière, su résister. Il serait plus exact de dire : si l'espèce de l'homo sapiens avait duré, c'est qu'elle avait su résister à toutes les maladies et autres malheurs rencontrés.

Lorsque l'on parle d'agent biologique pathogène, il faut garder en mémoire que l'on parle d'être vivant. De la même façon que n'importe quel autre être vivant, les agents pathogènes sont soumis aux règles de l'évolution. Un agent pathogène, pour persister, doit donc être adapté à son environnement. Pour se reproduire et résister au temps, il doit aussi être capable de ne pas exterminer trop vite ses porteurs.

C'est là que le virus de la « grippe de Néanderthal », comme il a été brièvement nommé, a été particulièrement efficace. Mais, finalement, son efficacité a provoqué son extinction. Sa capacité à résister dans la toundra glacée durant des millénaires a été un élément essentiel dans sa survie et sa propagation mais ce n'était pas le seul.

Un certain nombre de maladies diverses ont disparu assez vite. En cause : leur mortalité trop rapide

Le survivant solitaire

et trop élevée. Si le porteur meurt avant d'avoir contaminé une population suffisante, le germe disparaît avec lui. Sauf à parier sur le fait qu'un nouveau porteur potentiel se mette à se vautrer dans le cadavre du premier. Bien sûr, certains germes ont su ruser. Ainsi, la peste circule avec un cycle complexe passant au travers de plusieurs espèces, de la puce du rat à l'humain. Quand une espèce est disparue, il suffit de confier son destin à une espèce porteur sain et d'attendre.

La « grippe de Néanderthal », qui n'a, en fait, rien à voir avec une grippe, s'est contentée d'attendre dans une seule famille, l'hominidé. Celle-ci était cannibale et grégaire : un genre idéal pour un germe de cette nature.

Surtout, le facteur essentiel du succès de l'agent pathogène en cause (jamais clairement identifié du reste) est son incubation. Un hominidé infecté ne développe aucun symptôme durant environ un mois. A l'issue de ce délai, le germe tue son hôte en quelques semaines, parfois quelques jours. Mais, durant cette période, il a eu largement le temps de se propager.

Comme pour toute maladie infectieuse, il existe, pour diverses raisons, des individus résistants. Ces individus sont nécessaires à la survie de l'agent pathogène car ils deviennent des porteurs sains, donc des réservoirs d'une future épidémie.

Le survivant solitaire

3

Ouvrir la fenêtre. Regarder le paysage. Avec les outils que j'ai pu trouvés, j'ai ouvert presque toutes les portes que j'ai voulues. Les coffres des banques m'ont résisté mais, en fait, c'était plus un fantasme qu'un besoin : cambrioler une banque ! Et personne pour m'arrêter ! Personne non plus pour me vendre quoique ce soit avec les tonnes de billets que j'aurais pu embarquer.

J'en ai tout de même pris quelques uns dans des caisses. Juste pour le plaisir de sentir dans mes doigts des billets, des masses de billets, une quantité de pognon que je n'ai jamais eue. Et quand j'en ai, ben, ça ne sert plus à rien.

C'est tout de même fou que, pendant des années, j'ai tout fait (en restant honnête) pour avoir de l'argent. Et, là, j'en ai une immense quantité totalement inutile. L'argent ne se mange pas, ne se boit pas. Les billets peuvent brûler pour allumer un feu mais ce n'est pas terrible : ça brûle trop vite et ils sont bourrés de produits chimiques qui puent. J'ai allumé un feu deux ou trois fois avec de l'argent, juste pour le plaisir, parce que dans la vie d'avant j'aurais voulu pouvoir le faire, pouvoir réaliser cette transgression ultime. Après, ben, on en revient à des moyens plus efficaces.

Le survivant solitaire

J'ai regardé par la fenêtre de mon appartement, dans une tour de luxe. Je me suis approprié l'appartement et, quand je suis arrivé, j'ai cassé la porte et j'ai jeté le propriétaire par la fenêtre. Il devait être riche pour se payer cet appartement. Mais il était mort.

Et son pognon était sans aucun doute encore plus virtuel qu'avec des billets. J'ai trouvé quelques billets et pièces. Mais l'essentiel devait être sous forme d'écritures électroniques dans les comptes de banques. Plus d'électricité, plus de banque, plus d'argent. Plus rien à acheter de toutes façons.

Depuis que tout le monde (sauf moi) est mort, je n'ai plus les réflexes d'honnêteté. Je veux ? Je prends. L'argent, comme l'honnêteté, comme l'économie, comme la morale, comme... comme... comme presque tout, en fait, ça n'a de sens que quand on est plusieurs. Etre honnête, c'est respecter l'autre, son travail, ses biens. Avoir de l'argent, c'est avoir des droits sur des biens et du travail d'autrui. Sans cet autre, cet autrui, tous ces concepts n'ont plus aucun sens.

Là, tout est à ma disposition. Il n'y a plus de rareté. Je suis juste le parasite d'un monde aux ressources -à mon échelle- infinies. Je suis Adam au Paradis. Je n'ai pas à suer de mon front pour gagner ma pitance, sauf quand il s'agit d'ouvrir une boîte de conserve. Parfois, c'est dur. C'est là tout mon malheur.

Le survivant solitaire

4

En fait, si, il me faut commencer à m'habituer à travailler de nouveau. Les conserves finiront par ne plus pouvoir être mangées. Toutes ont une date de péremption. Elles seront toxiques avant que je n'ai tout mangé. Ca serait bête de mourir de faim dans un monde aux ressources infinies.

J'ai planté des arbres fruitiers, des baies, des légumes... Je mange déjà des pommes de terre et des oignons que j'ai produits. Des carottes et des radis aussi. J'apprends à cultiver. Dans les ressources infinies de mon monde, il y a aussi des livres, et parmi les livres, des ouvrages pour apprendre à jardiner.

J'ai dû clôturer mon potager. Je suis le seul être humain mais pas la seule créature vivante. Il y a des chiens en meutes, des chats, des rats... Les renards ont aussi envahi la ville. Ils étaient discrets, avant la catastrophe. Peut-être un jour vais-je trouver des loups. Les chiens, retournés à l'état sauvage, sont presque des loups. Ils cherchent de la viande. Certains chats devenus trop vieux pour leur échapper servent de pitance. Des rats aussi, sans doute. Et ils n'hésiteraient pas à me mettre à leur menu.

J'ai toujours avec moi des outils de jardin comme une faucille et une fourche. C'est ce que j'ai trouvé de

Le survivant solitaire

plus efficace. J'ai coupé un chat en deux, une fois. Des rats sont aussitôt apparus. Quelques heures plus tard, il n'y avait plus de traces du chat. Les chiens, ils s'approchent mais évitent la lame et n'y reviennent plus. Ils savent que l'homme gagne toujours.

En fait, il y a plein de trucs qui grouillent partout. Maintenant que l'homme n'est plus là pour les contraindre, tous les animaux s'en donnent à cœur joie. Seule l'écologie pose des limites : manger et être mangé. Le jour où je mourrai, les rats s'occuperont de moi. Quelque part, je trouve cela préférable à être incinéré ou enterré.

Dans un magasin, j'ai trouvé une canne à pêche. J'ai mis un verre au bout d'un hameçon. Et j'ai lancé ma ligne dans la rivière qui traverse la ville. Cela fait tellement longtemps que l'eau coule sans qu'il n'y ait plus d'humains pour la polluer, j'ai pensé que ce n'était pas dangereux. J'ai attrapé un poisson et je l'ai fait cuire en le grillant sur un feu après l'avoir vidé. J'ai attendu qu'il soit cuit pour retirer sa peau d'écaillés. Il était bon et je n'ai pas été malade. Voilà sans doute de quoi remplacer la viande fraîche.

Mais un bon steak me manque. Faire griller un steak saignant sur un barbecue. Les merguez, il faudra oublier. Même un steak... Capturer un bœuf, le tuer, le découper, manger ce que je peux... Laisser le reste aux chiens et aux rats.

Le survivant solitaire

5

Je n'ai pas qu'un appartement. J'ai une ville entière pour moi. Toute une planète peut-être. Mais, malgré tout, je reste en général dans le même appartement, celui dont j'ai jeté le propriétaire par la fenêtre. Les rats ont fait disparaître son cadavre. Enfin, ce qui restait de son cadavre. Il était mort depuis un moment et j'ai jeté toute la literie avec lui, matelas inclus. J'ai résisté à la grippe de Néanderthal, ce n'est pas pour crever parce que j'aurais tripoté un cadavre moisi.

Je ne sais même pas si c'était un homme ou une femme. C'était un tas de chair décomposée. Il n'y avait qu'un seul corps. Dans les armoires, il y avait des vêtements pour homme et pour femme. Sans doute que l'un est mort avant l'autre. Peut-être que, dans ce couple amoureux, l'un a jeté l'autre par la fenêtre. Ca arrive dans les meilleures familles.

En fait, si j'utilise en général cet appartement, c'est parce que je m'y suis créé un petit nid douillet. Quelques étages au-dessus, il y a mon stock de pommes de terre, de carottes et d'oignons. J'ai une porte que je peux fermer parce que l'ouvrir n'a pas été trop difficile et que j'ai pu réparer la serrure avec une clé en ma

Le survivant solitaire

possession, grâce à du matériel trouvé en magasin de bricolage.

C'est aussi là que je stocke mon vin, mes liqueurs de fruits, mes conserves. Je me suis réservé de la vaisselle. Je monte aussi des bouteilles d'eau pour boire, nettoyer ce qui doit l'être.

A quoi bon nettoyer ? J'ai des stocks incroyables de vaisselle partout dans la ville. Oui mais en ramener serait finalement plus fatiguant que de nettoyer ce qui doit l'être.

Et puis je sais ce que je trouve en ouvrant un tiroir ou un placard. Je n'ai pas de surprise. Je suis chez moi. C'est peut-être idiot mais j'ai besoin d'être chez moi.

J'ai même ramené ici des affaires de mon ancien appartement, pour retrouver mon environnement familial, me sentir vraiment chez moi dans ce logement bien plus vaste avec une vue magnifique sur la ville vide. Ce logement que j'ai choisi pour cela.

La nuit, il n'y a pas une seule lumière sur le sol. Je regarde le ciel par la fenêtre. Parfois, il y a des nuages. Parfois, je vois la Lune et les étoiles avec une netteté jamais atteinte avant la catastrophe.

Je suis Adam. J'ai tout le Paradis terrestre pour moi. Mais j'ai mon bosquet favori, ma feuille de vigne. Je vis dans cet endroit avec le plaisir d'être chez moi.

Le survivant solitaire

6

Ce matin, je me suis réveillé avec une angoisse étrange. Le soleil n'était pas levé. J'ai d'abord cru que j'avais fait un cauchemar. Et puis j'ai compris pourquoi mon corps avait sonné l'alarme. L'instinct de l'homme, ancré en lui depuis l'époque où nous n'étions que de grands singes bipèdes, réfugiés dans des arbres la nuit.

Il y avait quelque chose sur le palier de l'appartement. Quelque chose qui reniflait. Quelque chose qui essayait d'ouvrir la porte en appuyant sur la poignée.

Alors je me suis levé. Doucement, sans faire de bruit. J'ai marché sur le bout des doigts de pieds. Le bâtiment est moderne, le plancher ne craque pas : il y a une dalle en béton en dessous.

J'ai pris une faucille dans la main droite et un truc qui ressemble à une petite fourche dans la main gauche. Je ne sais pas le nom de cet outil de jardinage mais il est bien pointu. C'est comme une fourche mais de la taille d'une main avec un manche long comme l'avant-bras. Dans un espace restreint comme l'appartement, impossible d'envisager de se battre avec une faux ou une fourche. Ce serait du corps à corps.

J'ai entendu un jappement. Puis un autre. Il y avait plusieurs chiens. La poignée de la porte bougeait.

Le survivant solitaire

De l'autre côté, sur le palier, la meute tentait d'ouvrir la porte. Ils avaient senti ma présence. Et ils doivent savoir que, dans les appartements, il n'y a qu'une seule porte.

C'est là où je me suis le plus réjoui d'avoir réparé la serrure. Et, surtout, d'avoir bien verrouillé hier soir. Sinon, ces chiens seraient rentrés. Et ils ne m'auraient pas cueilli au lit pour me faire la fête, me lécher partout en attendant des caresses. Ils avaient faim et cherchaient de la viande. Et moi, qu'est-ce que je suis, si ce n'est un grand bout de viande avec des os à ronger ?

Je me mis contre la porte. J'ai ouvert le cache du judas et j'ai regardé. Mais le palier était sombre. Je ne voyais que quelques ombres, grâce au flux de lumière des étoiles passant par les fenêtres de la cage d'escalier. Il y avait au moins quatre ou cinq chiens, plutôt de tailles moyennes.

Régulièrement, l'un ou l'autre tentait d'ouvrir la porte. Ils avaient dû apprendre comment faire dans la vie d'avant, quand ils vivaient avec des humains. Et ils semblaient dépités que cela ne marche pas. D'où des jappements. Ils sentaient bien qu'il y avait de la viande derrière la porte. Ils la reniflaient.

Mon cœur battait la chamade. Je n'avais pas vraiment de stock de nourriture. En cas de siège, j'étais sûr de perdre. Les oignons, les pommes de terre, les carottes : tout était ailleurs. Et je ne me risque pas à faire

Le survivant solitaire

un feu dans l'appartement. Je fais ça dans un petit local bétonné, au rez-de-chaussée.

Tout d'un coup, sans doute ma présence avait-elle été détectée, les chiens se mirent en ligne face à la porte et aboyèrent puis grognèrent. C'était un défi. Je refusais d'y répondre. Ouvrir la porte, affronter cinq chiens affamés au moins, non, il n'en était pas question.

Doucement, je me calmais tandis que les grognements redoublaient. La porte était solide. Ils ne pourraient jamais l'ouvrir. Je me retirai doucement de derrière le judas, m'éloignant sur la pointe des pieds.

Je fis le tour de l'appartement en vérifiant que toutes les fenêtres et porte-fenêtres donnant sur le balcon étaient bien fermées. Les autres appartements étaient a priori tous verrouillés. En m'installant ici, j'avais vérifié toutes les portes de l'immeuble, n'en forçant que là où j'avais un besoin et veillant toujours à installer une serrure. Les chiens ne pourraient pas faire le tour, passer par un balcon et sauter sur le mien.

Dehors, il faisait encore nuit. Je me dis qu'il n'y avait rien à faire pour l'instant. Je pouvais juste attendre. Et espérer qu'ils se lassent, allant chercher leur pitance ailleurs.

Je décidais donc de refermer toutes les portes intérieures de l'appartement pour éviter les bruits. Et je me réfugiais dans ma chambre avec mes armes, bloquant la porte de celle-ci avec une chaise. Si, par on ne sait quel miracle, les chiens parvenaient jusqu'ici,

Le survivant solitaire

cette ultime défense serait dérisoire. Mais elle me rassurait. Je me recouchais alors et me forçais à m'endormir. Mon sommeil fut agité.

Enfin, le soleil me réveilla en étant haut dans le ciel. Je repris mes armes en mains et refis le tour de l'appartement. Aucun chien n'était rentré. La porte palière était toujours fermée. Mais il n'y avait plus de bruit.

Par le judas, je ne voyais rien sur le palier. Mais un chien couché sur le sol aurait été trop bas pour être visible. Alors je pris mon courage à deux mains.

Dans une main, la faucille. Dans l'autre, la clé pour ouvrir la porte. Si l'un faisait le gué sur le pallier, lui asséner un coup de faucille et refermer rapidement.

J'ouvrais donc la porte. Le palier était bien désert. Les chiens étaient partis. Avec ma petite fourche et ma faucille, je m'aventurais quelques mètres plus loin. Aucune trace des chiens.

Je fermais donc la porte de mon appartement à clé puis j'entrepris de monter au dernier étage. Puis je redescendis jusqu'aux caves. Rien. Mais la porte d'entrée de l'immeuble s'ouvrait facilement. Le reste de ma journée fut consacré à y installer une serrure avec un verrou. L'immeuble devait être sécurisé. Ne jamais oublier que pour la plupart des êtres encore vivants sur la planète, je ne suis qu'un bout de viande.

Le survivant solitaire

7

Il fallait que je le fasse. Je voulais le faire. Cela m'était nécessaire. C'était sans doute en relation avec ma mésaventure avec les chiens sur mon palier l'autre jour. Hier, j'avais préparé l'expédition. Je m'étais trouvé un sac à dos dans un magasin d'articles de sport. J'y avais mis de l'eau en bouteille, de la nourriture pour le midi. J'ai vérifié, avant de partir, que j'avais bien pris les bonnes clés. Mon sommeil, la nuit dernière, a été agité. J'étais nerveux.

Et puis, ce matin, dès l'aube, je suis parti. J'ai traversé la ville durant deux bonnes heures, m'arrêtant de temps en temps. J'avais mis une casquette et je tenais ma faucille dans une main et la petite fourche dans l'autre.

Les rats déguerpissent en me voyant. Je ne les vois toujours que de loin. Quelques chats se sont enfuis à mon approche. Plusieurs meutes de chiens ont préféré ne pas m'approcher.

Traverser le fleuve sur un pont, c'est facile. L'eau est étonnamment belle maintenant que nulle activité humaine ne la pollue. Elle reste parfois un peu boueuse mais, globalement, elle semble bien plus propre.

Le survivant solitaire

J'ai continué mon chemin, remontant des boulevards jadis encombrés. Il reste beaucoup de voitures garées ici ou là mais aucune n'est au milieu. Chacun a eu le temps de mourir chez lui. La fièvre était suffisamment progressive pour cela.

Par rapport à tous les films post-apocalyptiques que j'ai vus jadis, c'est cela qui marque le plus, en fait : la ville est non seulement vide mais calme et propre. Les voitures sont garées. Les fenêtres sont en bon état. Ici ou là, un peu de lierre grimpe sur un mur mais sans que cela puisse passer pour autre chose que de la décoration. Les humains sont morts en suffisamment peu de temps pour éviter les grandes crises sociales de fin du monde mais assez lentement tout de même pour qu'aucun ne meure au milieu de la rue.

Au pire, ce qui est arrivé, c'est que certains cadavres, un peu partout, ne soient jetés par la fenêtre par des membres de leur famille espérant encore survivre, ne pas avoir été contaminé, alors que déjà plus aucun service d'urgence ne répondait. Et juste après, les défenestrateurs refermaient prestement fenêtres et volets.

Dans les premiers temps de mes errances, alors que, déjà, j'étais seul, j'ai trouvé ici ou là des cadavres au pied de tel ou tel immeuble. Mais les rats ont tout nettoyé depuis longtemps. En fait, les rats ont nettoyé les seules saletés humaines résiduelles.

Je n'ai pas croisé de renards. Ils sont discrets. Je sais qu'il y en a un peu partout. Par contre, les lapins

Le survivant solitaire

prolifèrent. Je n'avais pas vu à quel point. Dans mon quartier, ils ont appris à se méfier de moi. Mais, de l'autre côté du fleuve, ils ont perdu l'habitude de l'humain. Ils se méfient des chiens. Il va falloir que j'en piège.

En passant près du parc où il y avait une ferme pédagogique, j'ai croisé des poules qui picoraient je ne sais pas quoi. Sans doute un gardien avait-il ouvert leurs enclos. Tout d'un coup, j'ai eu une terreur. Et si quelqu'un avait ouvert les cages du zoo ? Est-ce que je ne risquais pas de me trouver face à un lion, une panthère, un ours ou je ne sais quel autre prédateur plus fort que moi ? Un peu plus loin, j'ai vu un troupeau de chèvres. Certains animaux semblaient jeunes : de toute évidence, ils s'étaient reproduits naturellement, sans contrôle humain.

Un écosystème se remettait en place dans la ville déserte. Et j'en faisais partie. Certains animaux pouvaient être mes proies, d'autres mes prédateurs.

Il devait être la fin de la matinée quand je suis arrivé à destination. Je me suis arrêté un court instant, hésitant devant la porte. J'étais venu jusque là, ce n'était pas pour repartir aussitôt.

Alors je poussais la porte. Je montais au bon étage dans l'immeuble. Les portes étaient toutes fermées. Il n'y avait bien sûr plus de lumière électrique. Mais, à tâtons, je pus retrouver le bon appartement. Je

Le survivant solitaire

me saisis de la clé, les mains tremblantes. Et j'ouvris la porte. Je la refermais derrière moi.

L'odeur était encore forte. J'ouvris toutes les fenêtres dans toutes les pièces : il fallait aérer. L'appartement était encore propre et rangé. C'était un sanctuaire.

Enfin, quand l'air frais eut pénétré, j'ouvris la porte de la chambre, celle que j'avais fermée lors de ma dernière visite. L'odeur forte revint. J'attendis quelques instants que l'air frais ait circulé.

Alors j'entrais.

Elle était là, sur le lit. Du moins ce qu'il restait d'elle. Aucun rat n'était arrivé jusqu'ici : tout était bien fermé et l'immeuble était relativement neuf, sans les mille orifices d'un bâtiment ancien.

Le squelette était pratiquement propre désormais. Les bactéries avaient gagné. Par contre, les draps et le matelas semblaient continuer de pourrir.

Ce squelette n'était nullement différent de tous les autres. Tous sont semblables. Le mien doit être similaire également. Mais c'était elle. Elle était morte dans mes bras. J'avais encore un peu de fièvre mais l'essentiel de la crise était passé. Je ne savais pas pourquoi, moi, j'allais mieux tandis qu'elle mourait. La grippe de Néandertal n'avait fait qu'une victime de plus.

Je n'osais pas déranger le lit, retirer les draps moisissant. Je n'osais pas réellement l'approcher, l'embrasser encore une fois. Il n'y avait plus de lèvres à

Le survivant solitaire

embrasser, plus de seins à caresser, plus de sexe à pénétrer. Il ne restait que quelques os.

J'ouvrais la fenêtre de la chambre, que l'air frais y pénètre bien. Je trouvais dans un placard plusieurs bouteille d'alcool entamées. Je les versais sur le lit pour bien imbiber le moindre recoin des draps ou du matelas, pour tout désinfecter. Mais je veillais à ne pas toucher de mes mains ce qui était moisi.

Il devait être plus de midi quand je me décidais à refermer toutes les fenêtres de l'appartement. Je ne fermais pas la porte de la chambre. Mais en quittant l'appartement, je le verrouillais. Je ne voulais pas qu'un chien puisse ouvrir et jouer avec les ossements de celle que j'aimais, de celle qui était morte dans mes bras. Je ne voulais pas que soit profané l'endroit où elle était morte et où j'avais recouvré la vie.

C'était là, en effet, que s'acheva ma fièvre. Je mis plusieurs jours à retrouver la santé. Je m'étais nourri avec ce que j'avais trouvé dans les placards. J'avais jeté par la fenêtre les victuailles perdues dans le réfrigérateur éteint. Il n'y avait déjà plus d'électricité.

J'aurais dû mourir, comme tous les autres. J'aurais dû mourir mais la mort n'avait pas voulu de moi. La mort m'avait juste pris tout le reste de l'humanité. Elle m'avait pris mon aimée. Elle avait pris ma famille et mes amis. Elle avait pris mes ennemis, jusqu'au moindre crétin m'ayant un jour bousculé dans un escalier du métro. Pourquoi n'avait-elle pas voulu de

Le survivant solitaire

moi ? Pourquoi m'avait-elle rejeté ? Etais-je l'Elu ou au contraire le Maudit, celui qui était le retranché du sort commun de l'Humanité ?

Il ne fallait pas que je traîne dans les rues après la nuit. Je ne mangeais pas sur place. Je vidais ce qui restait dans les placards et qui pourrait avoir un intérêt, l'emportant dans mon sac à dos. Puis je partis. En verrouillant la porte comme je l'ai déjà dit.

Reprenant ma petite fourche et ma faucille, je me retrouvais dans la rue. Les yeux embués, je repartis vers l'endroit où, désormais, je vivais. L'endroit que je quittais serait un lieu de pèlerinage, désormais. Je reviendrai, je le savais. Mais rarement.

Au fur et à mesure que je parcourais les rues désertes, je retrouvais les chèvres, les corbeaux, les rats, les chats... Je décidais de prendre un autre chemin qu'à l'aller. Ce ne sont pas les boulevards, les rues et les ponts au dessus du fleuve qui manquent dans cette ville. En prenant un chemin différent, peut-être trouverais-je un autre être humain.

Mais cela ne fut pas le cas. J'arrivais dans mon quartier vers la fin de l'après-midi. Mon retour avait été plus long que l'aller. J'avais dû faire un grand détour. Et, en reposant mon sac à dos sur la table de mon séjour, je m'aperçus que je n'avais rien mangé ni bu depuis le matin. Et je ris.

Le survivant solitaire

8

Comme les stocks d'eau en bouteille commencent à baisser dans les magasins près de chez moi, j'ai fait une expérience aujourd'hui. J'ai trouvé une corde assez longue, un broc, une bassine métallique et un chariot à roulettes. Le chariot m'a permis de transporter tout ce bazar jusqu'à un pont sur le fleuve. J'ai attaché la corde autour de l'anse du broc, je l'ai descendu jusqu'au fleuve et j'ai remonté de la sorte, en répétant la manœuvre suffisamment de fois, assez d'eau pour presque remplir la bassine. En ayant toujours la faucille à portée de main, ce n'est pas si simple.

Une fois revenu dans mon immeuble, qui n'est pas très loin, j'ai utilisé de nouveau le broc pour prendre de l'eau, la filtrer avec des morceaux de draps dans un entonnoir débouchant sur une casserole. Puis j'ai fait chauffer l'eau dans la casserole jusqu'à ébullition. Une fois refroidie, l'eau m'a semblé bonne. J'en ai bu. Et, jusqu'à présent, je vais bien.

En fait, malgré les ressources qui restent importantes ici ou là, je me force à ce genre d'exercices régulièrement. J'ai aussi récupéré des bocaux pour faire des conserves de fruits en les faisant bouillir plusieurs heures au bain-marie dans une casserole.

Le survivant solitaire

Il faut dire que les dates de péremption des conserves que je trouve dans les magasins s'approchent dangereusement. Même si je ne mange pas tout, beaucoup de produits seront bientôt toxiques. Je fais de plus en plus attention à ce que je prends dans les magasins.

Mais tout n'est pas forcément mauvais pour tout le monde. C'est bête de perdre cette nourriture même si, moi, je ne peux pas la consommer. Alors, quand je trouve des conserves périmées, je les ouvre et j'en jette le contenu sur des pelouses. Rats, fourmis mais aussi parfois des lapins ou des chèvres viennent. Tout disparaît très vite.

Je me dis qu'un élevage doit être possible. La viande me manque. La vraie viande, je veux dire. Et, bientôt, les conserves de pâtés seront toutes périmées. Je n'ai pas encore osé chasser. Je pêche de temps à autre mais, pour l'instant, c'est tout.

Impossible d'imaginer, seul, cultiver des céréales. Je n'ai d'ailleurs aucune graine. Et même si j'en trouvais, je n'ai aucun des savoir-faire nécessaires. Mais pommes de terre, oignons, carottes, baies, fruits... ça me permet de survivre avec un peu de poisson et ce qu'il reste de conserves ici ou là.

Survivre. Voilà ce que je fais, jour après jour. Survivre. N'est-ce pas là le seul but de toute vie ?

Le survivant solitaire

9

Les médiathèques ne sont plus pour moi que de banales et archaïques bibliothèques. Seuls les livres en papier sont encore utilisables. Plus d'électricité, c'est bien sûr plus de lecteurs vidéo, plus de télévision, plus de musique enregistrée...

S'il m'arrive de mal chanter ou de siffler faux, c'est désormais par ma production personnelle que je peux égayer ma vie avec un peu de musique. J'ai déjà trouvé quelques instruments, bien sûr, dans divers magasins. Violons, flûtes, tambours, guitares... Il n'y a plus personne pour m'apprendre à en jouer. Et cela ne m'a jamais vraiment attiré. Je ne sais pas plus lire de partitions.

Heureusement, je sais lire des textes. Et il me reste donc les nombreuses bibliothèques. Des milliers de livres, des dizaines de milliers, des centaines de milliers, des millions peut-être. J'y croise souvent des chats. Les souris aiment le papier et les chats aiment les souris.

Des milliers d'auteurs, au fil des siècles de l'histoire humaine, n'ont donc sué que, au final, pour mon seul plaisir. La lecture est ma seule véritable distraction, mon seul loisir. Et je suis le dernier lecteur. Je suis celui qui décide de la vitesse à laquelle une œuvre disparaîtra de la mémoire humaine. Si un livre ne

Le survivant solitaire

me plaît pas, si un auteur me rebute, je ne le lis plus. Il a donc disparu. Je suis le critique ultime.

J'ai eu aujourd'hui une certaine bouffée de... comment dire ? Délire ? Euphorie ? J'ai en effet réalisé que j'avais la capacité à sauver pour quelques années encore une œuvre de l'oubli ou, au contraire, d'assassiner définitivement tel auteur ou telle œuvre qui ne me plairait pas. Je suis le lecteur. Je suis le maître absolu. Je décide de ce que je lis ou de ce que je ne lis pas. Je décide de ce qui m'est utile ou non, apporter de la joie étant en soi une utilité.

Prix Nobel, Goncourt ou autres, tremblez ! Je suis votre juge impitoyable. Les grandiloquences, le snobisme, les ouvrages dénués de tout sens, sombreront dans le néant plus vite que le reste. Mes désirs sont les seules voies du salut. Car je suis le lecteur ! Le seul, le dernier lecteur !

Suis-je juste ? Non. J'aime des livres qui n'ont guère de qualités et je déteste d'autres ayant été salués par des critiques élogieuses. Qu'importe ! Un livre n'a de valeur que parce qu'il apporte à son lecteur. Et, en l'occurrence, le lecteur, c'est moi.

Je suis le maître du destin des livres. Je suis la dernière planche de salut pour des auteurs qui disparaîtront dans l'oubli. Je suis le lecteur.

Le survivant solitaire

10

Cela fait combien de temps que je suis seul dans cette ville ? Je ne sais pas. Je n'ai pas pensé à noter, à graver sur un mur un trait par jour par exemple. Il y a eu plusieurs printemps, plusieurs hivers, donc plusieurs années. Je ne suis même pas certain du nombre.

Si ça se peut, je mange des conserves périmées depuis des années ou bien j'en détruis que je pourrais encore dévorer à pleines dents. Non, je dois tomber à peu près juste sur mon nombre d'hivers et de printemps.

Je n'ai pas remonté d'horloge, de montre ou de n'importe quoi d'autre qui pourrait indiquer le temps. La plupart marchait à l'électricité, de toutes façons. Il aurait fallu que je trouve les dernières machines mécaniques mesurant le temps. Maintenant, cela n'a plus d'importance.

Avant, j'avais une montre. J'avais l'heure partout où je tournais le regard. Mon téléphone, mon ordinateur, même le four à micro-ondes : tout, absolument tout me donnait l'heure. Le temps était partout. On se donnait des rendez-vous, on fixait un temps minimal pour parcourir une distance via une limitation de vitesse sur les routes... Le temps nous obsédait.

Maintenant, je n'ai plus de rendez-vous avec quiconque. Personne ne m'attend. Je n'ai plus la

Le survivant solitaire

possibilité de me déplacer à une vitesse trop importante. Je ne mesure plus le temps. Je n'ai plus d'idée du temps. Je suis libéré du temps.

Oh, bien sûr, ce n'est pas totalement vrai. Le temps est une réalité physique au-delà de la réalité sociale. Les fruits et les légumes mettent du temps à pousser. Il faut du temps pour cueillir la récolte. Il faut du temps pour la laver, la préparer, la manger.

Les jours passent. Les saisons s'enchaînent. Le temps existe. Je vieillis. Je subis le temps. Mais il ne m'obsède plus. Une heure ou deux, que m'importe ? En dessous du mois, le temps ne compte plus.

Plus que du temps, c'est de l'obsession du temps dont je suis libéré. Mais, malheureusement, le temps reste pour moi une réalité. Je vieillis. Je vieillis. Et à la fin, le temps aura ma peau. Je vais mourir. Je vais pourrir, comme un cadavre de malade de la grippe de Néandertal.

Et alors il n'y aura plus d'humains sur Terre. La Terre aura mis le temps pour nous créer et ensuite nous détruire. Extinction de l'espèce humaine, expérience achevée.

Le temps reste le maître de tout. Merde.

Le survivant solitaire

11

J'ai constitué mon potager dans un jardin public qui possédait sa clôture. Les barrières sont solides : je n'ai encore jamais eu à les réparer. Elles sont aussi hautes. Il y a des murs à plusieurs endroits. Et il y a partout au moins un petit muret servant de fondations aux grilles. Ce muret doit toujours être suffisamment profond pour empêcher les taupes de passer : je n'en ai jamais vues à l'intérieur de mon potager. Les oiseaux viennent picorer mes fruits mais aucun chien n'est jamais entré. La porte se verrouille avec un loquet que nul animal ne parvient à manipuler. On y accède par une ruelle en face de mon immeuble. Je veux dire : de l'immeuble où je me suis installé.

Ce matin, j'étais en train de travailler pour tailler un peu les ronces portant mes baies (framboises et mures) quand j'ai entendu du bruit. Une meute de chiens semblait déchaînée. Je me suis dirigé vers la porte et, quand j'y suis arrivé, j'ai vu une chèvre acculée contre la grille. En face d'elle, quatre chiens, qui auraient eu leur place dans des salons de vieilles dames, tentaient de l'approcher avec des intentions tout sauf amicales. Mais, à chaque fois que l'un ou l'autre était suffisamment près de l'animal acculé, des coups de cornes le faisaient reculer.

Le survivant solitaire

La vie d'un prédateur n'est pas simple. Attendre que la chèvre soit fatiguée était peut-être la meilleure solution. Elle ne pourrait pas s'échapper de la ruelle.

Soudain, je réalisais que cette chèvre pourrait constituer un bon repas. J'avais prévu dans mon sac de quoi faire cuire des pommes de terre et des oignons. Je pourrais y ajouter un peu de viande de chèvre.

Je regardais ma faucille et j'en éprouvais le tranchant. Oui, cela devrait suffire. Mais je n'avais jamais tué un animal (en dehors d'un chat qui m'avait attaqué et que j'avais pratiquement coupé en deux avant de l'abandonner aux rats). Comment devais-je pratiquer ?

Profitant que la meute avait reculé d'une bonne dizaine de mètres pour se mettre à l'abri des cornes, tandis que la chèvre s'était bien appuyée contre la grille de la porte, j'ouvrais soudain. La proie recula par réflexe dans le jardin avant même de se rendre compte que quelqu'un avait ouvert la grille. Une fois qu'elle fut passée, je refermais prestement et verrouillais. Les chiens se précipitèrent et aboyèrent en voyant leur proie désormais loin de leurs crocs, à l'abri d'une grille en métal très solide.

La chèvre bêla en me regardant. Elle se demandait qui j'étais. Elle n'avait jamais dû voir un être humain. Elle était trop jeune pour ça.

Le survivant solitaire

Je m'avançais et la coinçais dans un recoin du jardin. Elle bêlait de peur tandis que les chiens aboyaient de plus belle.

Elle baissa la tête, cornes en avant, et fonça soudain sur moi. D'un geste auguste, je m'écartais tel un toréador mais, alors qu'elle me passait à côté, je lui donnais un grand coup de serpe. Elle émit un bêlement horrible en s'écroulant sur ses pattes de devant. Puis elle s'effondra sur le flanc.

Un peu stupide, je la regardais agoniser, son cou largement entaillé et saignant. Bien qu'un peu nauséux, je m'approchais. Il fallait que je l'achève. Je me mis à genoux à côté d'elle. J'évitais de croiser son regard. Je levais ma faucille avant de l'abattre. Une fois. Deux fois. Trois fois. Je ne sais plus. A la fin, la tête était séparée du reste du corps. Il y avait du sang sur l'herbe.

Evidemment, sans réfrigérateur, impossible d'envisager de conserver de la viande. Peut-être aurais-je pu trouver du sel. Mais, franchement, je n'avais aucune espèce d'idée sur la manière de saler une viande pour qu'elle se garde.

Et les chiens aboyaient encore et encore, constatant que le produit de leur chasse avait été piraté par un opportuniste. Je me dis que cela était tout à fait injuste. Et, de toutes façons, il m'était impossible de tout manger. Autant prendre ce qui pouvait m'intéresser et leur rendre le reste.

Le survivant solitaire

J'utilisais donc ma serpe pour découper un cuisseau. Ce n'est pas si facile de couper de la viande crue. Je dû aller chercher une petite hache qui traînait dans mon sac de matériel pour m'aider.

Il restait donc un corps à trois pattes. Je me levais en prenant le corps de la chèvre par l'une des pattes restantes. Mon geste ressembla plus ou moins à celui d'un lanceur de disque ou de marteau. Et le cadavre atterrit de l'autre côté de la grille, derrière les chiens.

Ceux-ci cessèrent d'aboyer avec fureur pour plutôt japper. Ils se précipitèrent sur la viande fraîche et eurent tôt fait d'éventrer l'animal et de commencer à en dévorer la chair.

Pour ma part, je retirai la peau de ma patte avec ma serpe, coupait le sabot à la hache et fit un petit feu où je grillais la viande sur une sorte de broche. Je regardais la viande cuire avec une mélange d'étonnement, de satisfaction et de dégoût.

Cela faisait longtemps que je n'avais plus mangé de viande fraîche. Cela me fit du bien. Même si, franchement, la chèvre n'est pas ce que je préfère.

Quand les chiens eurent fini de manger, ils se retirèrent et furent suivis par des rats. Le soir, quand je décidais de rentrer à l'appartement, il ne restait pas grand'chose en dehors du squelette.

Le survivant solitaire

12

C'était la première fois que je remangeais de la viande fraîche depuis des années, devant me contenter de conserves depuis la fin de l'électricité. Le cuissot de chèvre m'a plu même si la viande en est forte. En fait, je crois que je n'étais tout simplement plus habitué à de la vraie viande fraîche, goûteuse et saignante.

C'était surtout la toute première fois que je tuais un animal pour le manger. Chasser, tuer, découper un animal et le dévorer : rien que de très normal à une époque pas si lointaine où l'humanité était rurale. En devenant urbaine, l'humanité a pris le sang en horreur. Nous avons acquis une sorte de compassion ou d'empathie avec le contenu de notre assiette.

Je n'ai jamais connu une époque où les animaux n'étaient pas tués dans des lieux dédiés, à l'écart, en secret, par des spécialistes. Bien sûr, on savait ce qu'il y avait dans notre assiette, d'où cela venait. Mais nous ne voulions pas connaître les détails. Tuer des animaux répugnait même les plus carnivores, dont j'étais.

Déléguer cette tâche répugnante de tuer à des spécialistes, à d'autres l'art de découper la viande, c'était tellement simple. Nous n'avions pas de sang sur les mains. Nous étions innocents.

Le survivant solitaire

Pourtant, quoi de plus naturel ? Tuer pour manger. Manger ou être mangé. C'est cela la nature, pas les bêtises de militants qui auraient voulu nous pousser à manger de l'herbe. L'homme, depuis qu'il est homme, est omnivore. La richesse de la nourriture diverse a, selon les choses que j'ai pu lire ici ou là, sans doute joué un rôle important dans l'évolution de l'homme. C'est parce que nous sommes omnivores que nous sommes homo sapiens. Et le feu a permis d'accroître notre capacité à digérer de grandes quantités de viandes en la cuisant, augmentant encore notre développement. Sans cela, nous serions toujours de grands singes.

Enfin, pour ce que cela nous a servi... Je suis le dernier homme. Ne pouvant pas me reproduire, mon évolution s'arrêtera donc là. Mon espèce disparaîtra avec moi. C'est étrange ce développement de l'empathie avec ce que l'on mange. C'est vrai que j'ai souffert de la souffrance de la chèvre que j'ai tuée. Il me faudra améliorer ma technique. La pauvre bête.

Peut-être que, si l'humanité avait persisté, à la fin, nous aurions eu de la compassion et de l'empathie pour les légumes et les fruits. Et nous serions tous morts de faim au milieu du jardin d'Eden.

A l'inverse, peut-être serions nous redevenus cannibales. Heureusement, il n'existe plus de cadavre mangeable. Quelle horreur ! Jamais je n'aurais pu.

Le survivant solitaire

Intermède

Sur le plan purement alimentaire, on pourrait dire que de la viande est de la viande. Et, de fait, il est possible à un être humain de manger de la viande humaine. En cas d'urgence, cela peut encore être pratiqué. Le cas le plus célèbre est celui des victimes du crash aérien du Vol 571 des Forces Aériennes Uruguayennes le 13 octobre 1972. Pour survivre dans les Andes, à très haute altitude, les survivants ont dévoré les cadavres des morts.

De la même façon, des criminels ont pratiqué régulièrement le cannibalisme. Ceux-ci sont généralement reconnus comme fous. Un cas célèbre est celui de Issei Sagawa, étudiant japonais qui tua une Néerlandaise à Paris avant d'en manger plusieurs kilos.

En science-fiction, le cannibalisme redevient la norme sur une Terre surpeuplée et affamée dans le célèbre film « Soleil Vert ». Ce film américain d'anticipation a été réalisé par Richard Fleischer et compte Charlton Heston dans sa distribution. Sorti en 1973, il est inspiré du roman « Make room ! Make room ! » d'Harry Harrison.

Des civilisations dites « primitives » ont érigé le cannibalisme au rang de norme sociale. De nombreuses espèces animales ne se gênent d'ailleurs pas pour le

Le survivant solitaire

pratiquer (ours mangeant des ours, loups mangeant des loups, lions mangeant des lions, etc.). Manger sa propre espèce n'est donc pas a priori un problème. Pourquoi l'évolution semble pourtant décourager cette pratique ?

Tout d'abord, il convient de distinguer plusieurs formes de cannibalisme. Certains arguments pouvant s'appliquer à certains cannibalismes et pas à d'autres.

Le premier argument est en effet celui de la stabilité sociale. Tuer quelqu'un dans son propre groupe social, c'est remettre en cause la stabilité de ce groupe. Le meurtre est ainsi la vraie raison de la condamnation de l'endo-cannibalisme.

Mais on peut rétorquer qu'on pourrait manger des cadavres de personnes mortes pour diverses raisons, sans meurtre. Par exemple, des victimes d'accidents de la route. Ou de maladie. Cette forme d'endo-cannibalisme est souvent religieuse et fait partie des rituels funéraires de nombreuses cultures. On peut présumer que nos ancêtres ne se gênaient guère pour manger des petits camarades écrasés par des mammouths pendant la chasse. Certains animaux pratiquant le cannibalisme de limitation des naissances (en mangeant une partie de leur portée), on pourrait l'imaginer aussi pour l'être humain.

Le survivant solitaire

Le cannibalisme symbolique des Chrétiens (« mangez, ceci est ma chair, buvez, ceci est mon sang... ») serait un sujet à lui seul, sujet trop vaste pour ce chapitre.

On en arrive à l'exo-cannibalisme. On peut manger des personnes extérieures à son groupe, plus spécialement des ennemis. Dans ce cas, pas de perturbation de l'ordre social. Au contraire, c'est une manière d'assurer la subsistance du groupe en cas de guerre : comme on n'a pas eu le temps de chasser, on mange le gibier que l'on a tué à la guerre.

Et c'est ainsi qu'on se retrouve face aux véritables problèmes liés au cannibalisme et qui justifient la très ancienne aversion pour cette pratique dès lors que la civilisation se développe. La raison est en effet avant tout biologique.

En effet, par définition, les germes présents sur les cadavres de sa propre espèce sont les mêmes que ceux qui peuvent s'attaquer à soi. Le cannibalisme est donc générateur d'épidémies. Ce phénomène a sans doute été observé depuis des millénaires et a été érigé en « malédiction divine ».

Au vingtième siècle, à cause notamment de la Crise de la Vache Folle, une forme d'épidémies jamais identifiée jusqu'alors a été révélée : la transmission de prions. Ces protéines anormales peuvent provoquer une

Le survivant solitaire

série de maladies assez graves. Les mécanismes de ces maladies demeurent assez mystérieux mais les effets du cannibalisme ont sans doute été observés par les Anciens.

Cependant, de tels incidents sont loin d'être généraux. C'est donc la pratique régulière du cannibalisme qui a provoqué cette interdiction très ancrée dans nos valeurs actuelles. Les criminels, eux, s'affranchissent juste de l'interdiction du meurtre et leur consommation ponctuelle de viande humaine, surtout cuite, n'amène pas en général les inconvénients évoqués.

L'aversion au cannibalisme est une donnée constante dans toute les civilisations « évoluées ». Il n'existe aucune exception. Et cette aversion apparaît en fait très tôt dans le développement des civilisations.

L'argument biologique, épidémiologique, est-il de ce fait dominant ? Bien sûr, on peut le contester. La morale religieuse apparaît être un frein considérable, en lien avec le développement de la croyance d'une vie après la mort.

En fait, le cannibalisme disparaît (ou semble disparaître) avec un respect particulier, voire un culte, rendu aux morts. Et cela seulement après que l'immortalité de l'âme ait été jugée comme une règle. On peut supposer qu'une âme souhaitant peut-être

Le survivant solitaire

connaître une forme de résurrection ne voudrait pas voir son corps détruit. En Egypte, la momification est l'exact inverse du cannibalisme rituel funéraire. On préserve le corps et aucune part n'en est détruite.

Auparavant, en effet, et comme on pouvait le voir encore dans certaines tribus africaines ou amérindiennes à l'ère coloniale, manger un mort pouvait très bien être une forme de respect envers celui-ci. C'était une manière de conserver au sein de la tribu les valeurs du décédé. On est ce que l'on mange. Cela a semblé évident très tôt dans l'histoire humaine. Il en résulte que manger des morts permet d'assurer une permanence de ceux-ci, de leurs qualités, dans le groupe social.

S'il existe autant d'arguments en faveur qu'en défaveur du cannibalisme, pourquoi toutes les cultures ont-elles fini par bannir cette pratique ? Il faut sans doute y voir la conjonction de trois phénomènes.

La première est le progrès intellectuel qui permet des formes d'épidémiologie. Le cannibalisme entraîne des maladies. Que la nature de celle-ci ne soit pas reconnue, qu'on parle de malédiction, n'a pas d'importance.

La seconde est une conception de la mort qui s'est généralisée. Celle d'un mort qui peut revivre et dont il ne faut donc pas faire disparaître le corps en le

Le survivant solitaire

mangeant, l'incinération pouvant l'envoyer au ciel ou l'inhumation pouvant le préparer à renaître sur Terre.

Enfin, la troisième raison est sans doute liée à un phénomène jusqu'ici non-mentionné : l'empathie avec le contenu de l'assiette. Les règles alimentaires sont souvent dictées par la religion. Etymologiquement, le terme de religion désigne ce qui relie les hommes entre eux, avec leur monde ou avec des dieux. L'étude de ce lien et les prescriptions nécessaires à son entretien constituent et caractérisent une religion.

Tout être vivant vise à la survie. C'est le premier instinct. Dès lors qu'il s'identifie à quelque chose, ce quelque chose doit être préservé car ce quelque chose devient une part de lui-même. L'empathie, en développant un lien avec quelque chose, en développant une intégration de cette autre chose à l'individu pensant, amène donc une volonté de préserver cette chose.

Il est évidemment plus simple d'être empathique avec d'autres êtres humains, semblables à soi. Ils sont mes frères. Impossible de les tuer. Impossible de les manger. Avec le temps, cette empathie peut dériver vers des êtres non-humains et, à force d'identification, finir en anthropomorphisme. Mais on peut se demander si une telle évolution est conforme à notre intérêt d'espèce ou s'il faut la considérer comme une dérive pathologique.

Le survivant solitaire

13

J'ai eu sacrément peur. Quel imbécile j'ai été. Je m'étais assis sur un banc sur le quai, avec vue sur le fleuve. L'endroit avait été transformé en promenade piétonne depuis des années quand est survenue la catastrophe. Et je ne me suis toujours pas vraiment remis d'avoir tué une chèvre. Bref, j'avais envie de picoler.

J'avais été chercher des bouteilles dans un supermarché, avec des biscuits salés et même un verre. Et j'ai commencé à boire en regardant le fleuve, en grignotant les biscuits.

En fait, la ville reste encore magnifique. Les tours se dressent dans l'azur, souvent issues de travaux d'architectes renommés. Il y a des oiseaux qui passent. Et le fleuve coule à son allure nonchalante au milieu de tout ça, dans l'indifférence générale.

C'était juste beau. Dans ma vie d'avant, j'avais rarement le temps de m'arrêter comme ça, de juste regarder. En plus, il y avait toujours du bruit. Là, rien, ou du moins pas grand'chose. Des cris d'oiseaux, le vent dans les arbres, parfois un miaulement ou un aboiement... C'est cela le bruit infernal aujourd'hui. Il n'y a plus de circulation, de camions, de klaxons. Il n'y a plus de discussions à voix trop fortes sur des sujets

Le survivant solitaire

futiles. Il n'y a plus de musique tonitruante. Il n'y a plus d'humains et les mille bruits qui les accompagnaient. Mais le monde n'est cependant pas silencieux. Il semble juste l'être devenu car il n'y a plus de pollution sonore. Et tout est calme. Je vis au milieu de la ville déserte et j'ai l'impression d'être dans une cambrousse reculée.

Bref, admirant l'endroit et me réjouissant de la chance d'être en vie, je buvais tranquillement, dégustant d'abord un apéritif puis une bouteille d'un bon vin. Doucement, lentement, tranquillement. Le bonheur est difficile à décrire mais j'étais heureux.

Et puis la somnolence m'a pris. J'ai eu le sentiment d'être simplement un peu fatigué. J'ai terminé mon verre et je me suis allongé sur le banc.

Je regardais le ciel bleu, à peine parcouru de quelques nuages. Je ne me sentis pas m'endormir. Je glissais pourtant bien dans les bras de Morphée. Dehors, à l'air libre, sans aucune protection. Et j'étais en plus complètement saoul, incapable de me défendre.

J'ai fini par me réveiller en fin d'après-midi parce qu'une truffe humide me renflait dans le cou. J'ai mis du temps à émerger. Puis à réaliser où j'étais, dans quelle situation. Je me suis brutalement redressé.

La bande de chiens de l'autre jour, avec qui j'ai partagé la chèvre, était autour de moi. Les chiens s'étaient allongés autour de mon banc. Il y en avait juste un qui avait envie de me voir me réveiller. Alors il m'avait renflé. Peut-être pensait-il que j'étais mort.

Le survivant solitaire

Quand je me suis redressé en hurlant, celui qui me reniflait a aboyé joyeusement. Les autres se sont relevés.

Je me suis assis sur le banc et ces clebs m'ont tous sauté dessus, me faisant fête. Malgré mes réticences initiales, je me suis mis à les caresser. Visiblement, ça leur manquait. Moi aussi, d'ailleurs.

Depuis combien de temps je n'avais pas caressé un être vivant ? Des années. J'ai eu la peur de ma vie mais, maintenant, je suis bien content.

Il n'empêche que j'ai eu de la chance. Ces chiens étaient amicaux, domestiqués. Malgré plusieurs années dehors, en meute, ils avaient gardé les réflexes du temps où il s'allongeaient sur un tapis dans un salon.

En ville, il y a peut-être des animaux bien plus sauvages. Je sais qu'il y a des renards, des rats... Il doit y avoir des animaux échappés du zoo. J'aurais pu tomber sur un loup, un tigre... Que sais-je ?

Je me suis demandé, malgré tout, si je ne voyais pas le mal partout. Certes, nous sommes désormais dans une époque sauvage, au milieu d'animaux revenus à leurs instincts. Mais la nature est-elle si cruelle qu'on le pensait ? Manger et être mangé. Mais on ne fait pas que manger.

J'ai trouvé un bâton par terre. Bêtement, je l'ai lancé au loin sur le quai. Tous les chiens se sont précipités à sa poursuite. Un seul a réussi à l'attraper et à me le ramener crânement. Il a eu droit à une série de

Le survivant solitaire

caresses spéciale. Mais, par jappements pleurnichards, ils m'ont fait comprendre qu'il fallait recommencer. On a joué ainsi pendant au moins une heure.

Puis, comme il se faisait tard, j'ai laissé les chiens, qui commençaient à se lasser. J'ai emporté une des bouteilles, celle qui n'était pas vide. J'avais soif, même si c'était d'eau. Il faut toujours boire deux fois plus d'eau que de vin, je le sais.

Les chiens m'ont plus ou moins suivi jusqu'à l'immeuble mais je ne les ai pas laissé rentrer. Ils n'ont pas insisté. Ils sont partis en remuant la queue.

J'ai eu la peur de ma vie mais aussi le bonheur de ma vie durant cette journée. J'adore ces chiens. Peut-être qu'il faudrait que j'accepte de les laisser rentrer. Après tout, ils ne mangeaient pas leurs maîtres, avant. Mais je n'ai pas de boîte de croquettes à leur proposer. Il faudra que j'en trouve, pour les apprivoiser.

Il faudra que je relise « Le Petit Prince » d'Antoine de Saint-Exupéry. Je ne me souviens plus comment le Petit Prince apprivoise son renard. Cela pourrait être utile. Créer un lien, être le mâle dominant de la meute, ne pas être n'importe qui pour eux, connaître chacun comme un chien unique, aimer et être aimé. Car « on ne voit bien qu'avec le cœur, l'essentiel est invisible pour les yeux. »

Le survivant solitaire

14

Ce matin, je me suis lourdement armé. J'ai pris de la nourriture dans mon sac à dos, ainsi que des fusées de détresse de navigation. J'ai trouvé ces dernières dans un magasin dédié aux loisirs nautiques. J'en ai testé une, l'autre jour, en soirée, pour voir comment ça marche et le feu d'artifice a été joli. Bien dirigée, une fusée peut être une sacrée arme. J'ai bien sûr embarqué ma hache et ma faucille, des couteaux, un marteau...

Après l'épisode des chiens venus me rejoindre sur un banc, j'avais besoin de m'assurer de l'état du zoo. La ville abritait en effet un grand zoo avec des espèces parfois très paisibles et d'autres qui sont de vrais et dangereux prédateurs. Si les cages avaient été ouvertes, je risquais de voir débarquer un jour un tigre du Bengale.

Comme le zoo était placé près d'un bois, cela me permettrait aussi de me promener sous des arbres, cela me changerait des immenses avenues et des petites rues couvertes de bitume.

En fait, depuis la catastrophe, je n'étais jamais parti dans cette direction. Etrange. Durant les premiers temps, j'ai été tétanisé, comme la plupart des gens. Il a fallu que je guérisse de la fièvre pour quitter l'appartement de ma compagne. Et, même, il a fallu que

Le survivant solitaire

je sois poussé par la faim. Il y avait des cadavres jetés par la fenêtre un peu partout. C'était la crise. En quelques mois, il n'y eut plus d'êtres humains à part moi. Et les cadavres à l'air libre pourrissent rapidement. Les rats font aussi le ménage. Ils ne sont pas les seuls. De la fourmi au corbeau, la nature est un grand centre de recyclage.

Figé dans l'horreur de la situation, je ne sortais de chez moi que pour trouver à manger. Puis, j'ai visité les bibliothèques. Petit à petit, je me suis construit une vie, trouvant un appartement sympathique et cultivant un jardin. Finalement, je n'ai vraiment mené des opérations d'exploration que très rarement. Maintenant que les cadavres ont disparu des rues, je peux le faire sans risquer de vomir à chaque pas. C'est un peu comme si je sortais de dépression.

Même si j'ai traversé la ville de part en part plusieurs fois, je n'ai jamais vraiment mené une exploration réelle. Si ça se peut, il y a vraiment d'autres humains ici, dans cette ville. Peut-être même qu'ils ne se cachent pas. Et même si je n'en ai encore jamais rencontrés.

Bref. Donc, ce matin, je suis parti vers le quartier du zoo. Il faisait beau et le ciel était bleu derrière les tours abandonnées, les immeubles vides, les voitures garées comme si quelqu'un allait venir les démarrer quelques instants plus tard. C'est cela le plus extraordinaire de mon monde : tout est figé mais tout

Le survivant solitaire

semble pouvoir reprendre vie à tout moment, comme dans le conte de la « *La Belle au Bois Dormant* ». Je sais que ce n'est qu'une illusion. Les batteries doivent toutes être vidées. Et, à force de prendre la pluie, les carrosseries sont sales, les vitres opaques. De la rouille apparaît ici ou là. Petit à petit, tout cela va tomber en poussières.

Même les bâtiments ou les routes commencent à laisser transparaître les effets des années. Des arbustes ont poussé de façon sauvage dans un coin de terre. De l'herbe envahit le goudron. Des racines, même, commencent à déchirer le bitume. Du lierre, parfois, coure même sur les murs d'une façon qui n'était pas voulue.

Il m'a fallu deux bonnes heures pour arriver au zoo, selon mon estimation qui ne s'appuie sur aucune montre. Il est situé à l'entrée d'un bois. Les grilles étaient ouvertes. Je suis passé par dessus les tourniquets. Les guichets pour acheter un ticket étaient fermés, bien sûr. Tout comme le magasin de souvenirs, avec ses peluches, ses mugs et ses livres.

Assez rapidement, j'ai vu plusieurs enclos ouverts. J'ai lu les pancartes : la plupart étaient ceux d'herbivores. Mais les loups aussi avaient été relâchés, tout comme les lynx et divers carnivores de taille moyenne. Par contre, je fus rassuré par la présence de squelettes dans les enclos des lions et des tigres.

Le survivant solitaire

Dans un bâtiment, je trouvais, assis derrière un bureau, un squelette d'être humain. La porte n'était pas verrouillée mais il fallait une main humaine pour l'ouvrir. Sur la table, une feuille de papier était griffonnée. La décision avait été prise, en réunion des derniers gardiens encore vivants mais tous malades, de relâcher les animaux sauf ceux qui seraient trop dangereux ou déséquilibreraient l'écosystème local. Il y avait une forme de défi lancé à ces animaux : retrouvez votre état de nature, et débrouillez-vous, ou mourez. Mais vous aurez eu votre chance.

Pour des animaux tropicaux, la chance devait être faible. Les hivers les avaient sans doute tous tués. Les grands herbivores s'étaient probablement réfugiés dans les bois. Leurs prédateurs avaient dû les suivre, en toute logique. Beaucoup devaient être morts naturellement sans avoir le temps ou la possibilité de se reproduire, faute de mâle ou de femelle disponibles.

En entrant dans une serre qui, jadis, contenait des milliers de papillons et des plantes tropicales, je constatais que les rideaux de plastique avaient été décrochés volontairement. Il s'agissait de donner une chance aussi à ces papillons qui ne vivaient que quelques jours ou quelques heures. Bien sûr, faute d'électricité, l'endroit était à la même température que l'extérieur. C'était surtout un capharnaüm de plantes mortes sur lesquelles poussaient des mousses parasites.

Le survivant solitaire

La fin de l'électricité avait sans doute été le déclencheur de tout, encore une fois. Les êtres humains se retrouvaient sans moyen une fois les prises électriques inertes. Les gardiens, désarmés, avaient constaté leur impuissance et relâché les animaux lorsque c'était possible.

Je fis le tour du zoo, comme un visiteur ordinaire. Mais chaque cage, chaque enclos, était vide : soit les animaux étaient partis, soit il ne restait qu'un squelette ou une autre trace de sa mort.

Je croisais plusieurs fois des animaux traversant rapidement le chemin avant de disparaître dans les fourrés ayant poussé ici ou là. Mais jamais je ne pus vraiment les identifier.

Le plus triste, je le vis en arrivant aux différents bassins abritant des pingouins, des manchots et divers autres animaux aquatiques ou semi-aquatiques. Tous étaient morts, bien sûr. Plus de glace, plus de poisson. Et l'eau semblait trouble. Elle n'était plus filtrée, plus renouvelée, probablement pleine du résultat de la décomposition de nombreux cadavres.

A plusieurs endroits, je vis que des arbres avaient été grignotés ou même détruits. De l'herbe semblait broutée régulièrement. Pas de doute : l'endroit demeurait habité.

Enfin, au bout d'un certain temps, je vis une masse énorme en partie dissimulée derrière un buisson poussé anarchiquement. Le buisson bougeait, étant

Le survivant solitaire

visiblement mastiqué avec acharnement. Je ne m'approchais pas suffisamment pour identifier avec certitude l'animal. Il me semblait que c'était un rhinocéros. Et me faire pourchasser par un tel animal ne me donnait guère envie.

Ma visite du zoo était terminée. Je décidais de repartir en faisant escale auprès du petit lac que je savais être présent, pas très loin du zoo. Je décidais de manger là-bas, sur un banc public.

Je m'étais assis depuis quelques minutes, retirant la nourriture de mon sac à dos tout en gardant à portée de main ma faucille, quand je vis, à peut-être cent mètres de moi, un troupeau de girafes. Il venait boire avant de repartir dans les bois. Il devait y avoir une dizaine d'individus, dont des jeunes. Il était donc probable que les girafes s'étaient reproduites depuis la catastrophe. Ce bois avait une taille limitée, et tous les animaux n'avaient sans doute pas pu y rester. Peut-être avaient-ils suivi le fleuve, qui ne passait pas très loin. Ses rives comportaient de nombreux arbres et quelques jardins publics. De quoi constituer un chemin vert pour des grands herbivores.

Un nouvel écosystème se mettait en place. Qu'est-ce que tout cela donnerait à terme ? Comment savoir ? Ne voulant pas trop risquer une rencontre avec des loups, je renonçais à explorer le bois.

Le survivant solitaire

15

C'est un peu comme sortir de léthargie. Depuis mon expédition au zoo, je me souviens que j'habite dans une grande ville. Il y a un grand nombre de bibliothèques, c'est entendu, mais aussi des musées, des monuments, des temples de toutes les religions... Je peux aussi aller au théâtre ou dans des salles de spectacles mais je suis alors le seul spectateur et il n'y a personne pour jouer sur scène.

Tout est gratuit. Et j'ai tellement de temps ! En fait, les arguments justifiant la procrastination ou la paresse ne sont plus de mise. Rien ne peut me freiner à visiter ce qui est à la portée de mes jambes. Oh, bien sûr, j'ai déjà tout vu au moins une fois, parfois il y a des années. Souvent rapidement, en passant. Quand on peut y retourner le lendemain et que l'on a tant de choses urgentes à faire, on finit par ne plus voir ce pour quoi des gens traversent le monde afin de le visiter. Ou traversaient, bien sûr.

Ainsi, aujourd'hui, j'ai visité une cathédrale. Je ne sais pas si c'est vraiment respectueux du lieu mais j'y suis allé armé, comme pour chacun de mes déplacements. Les portes étaient grandes ouvertes. Et, à l'intérieur, n'importe quoi pouvait s'y trouver. D'ailleurs, dans un coin sombre, j'ai vu des chauves-

Le survivant solitaire

souris pendues à des sculptures de pierre. L'odeur était épouvantable et le sol couvert de déjections. J'ai croisé des oiseaux : il y a des nids un peu partout, dans tous les recoins. Au sol, il y avait des rats, bien sûr, ainsi que des chats. Il m'a semblé apercevoir un renard au loin, se dissimulant je ne sais pas trop où. Je ne l'ai pas poursuivi.

Faute d'électricité, encore une fois, l'endroit était sombre. Je voyais cette cathédrale comme ceux qui ont vécu son inauguration devait la voir. Avec des puits de lumière éclairant les autels. On retrouve, en ces temps sauvages, la magie de l'époque de jadis.

Des humains sont venus mourir ici. J'ai vu des restes de squelettes. Le terme de « restes » est approprié : le ménage a été fait par toute la faune.

Je n'étais guère religieux avant la catastrophe. Mais je peux comprendre que les mourants aient voulu tenter un miracle. Ou peut-être simplement se préparer à la mort. Même moi, je pense que c'est un endroit où j'aimerais mourir. Le plus tard possible, évidemment.

Je me suis assis sur un banc, malgré la poussière des années. Et j'ai regardé le chœur, le maître-autel, la cathèdre. J'ai admiré l'art des constructeurs. J'avais le temps de mener une exploration visuelle, une admiration détaillée.

Que de temps, que d'énergie, pour honorer un dieu qui ne les a pas sauvés ! Tous sont morts. Mais tous étaient persuadés que la mort n'était qu'un passage.

Le survivant solitaire

Peut-être, finalement, suis-je le dernier humain en enfer. En y songeant, je fus pris d'un fou-rire, dans cet endroit solennel. Peut-être les milliards d'humains morts se gaussent de moi en me regardant alors qu'ils goûtent les mille délices du paradis, du moins ceux qui y ont droit. Et, après avoir ri, je ne pus m'empêcher de me lever et de m'incliner dans la direction du maître-autel en murmurant un « pardon ». L'endroit incitait à ce genre de respect pour un dieu dans lequel je ne croyais pas. Mais, comme disait Voltaire, « on ne sait jamais ».

Et puis je n'ai pas pu m'empêcher de penser à tous les artisans, tous les humains qui avaient investi tant d'énergie, au fil des siècles, pour construire de telles églises, de tels temples.

Finalement, mon pays n'était pas le plus déraisonnable. Au plus, c'est le dixième de la production qui était consacrée au agents du culte et à tout ce qui relevait de la construction de tels édifices. Je me souvenais de ma fascination pour l'Égypte antique. Comment un pays, forcément beaucoup moins peuplé et à la technologie encore primitive, pouvait-il répéter à chaque mort de roi, parfois en très peu de temps, moins d'une dizaine d'années, la fabrication de somptueux tombeaux, sans oublier les temples ? Quelle était la proportion de la capacité de production qui était ainsi absorbée dans les illusions de la religion ?

Grande était la foi, à l'époque où celle-ci imprégnait le moindre aspect de la vie. Depuis que

Le survivant solitaire

l'homme est homme, il a conscience de sa mort. Et il la rejette avec force. Il ne veut pas mourir. Je ne veux pas mourir.

Je fus soudain saisi d'angoisse. Car, en étant ainsi au milieu d'un temple majestueux édifié pour conjurer la mort, je me souvins que je mourrais. J'avais échappé à la Grippe de Néandertal. Mais je n'échapperai pas éternellement aux mille causes de mort, surtout à la plus implacable, la vieillesse. Chaque jour qui passe me rapproche de mon trépas. Et, en tant qu'homme, je rejette cette vérité, je veux la conjurer. Mais ce rejet est inutile. Toute ma science, toute ma volonté, toutes les technologies ne pourront pas m'empêcher de mourir. Voilà à quoi servent les dieux : conjurer l'angoisse de la mort.

J'eus besoin de respirer l'air frais. Je me levais et sortis. Et, pour équilibrer, je me rendis un peu plus loin, dans une belle mosquée dont je connaissais l'existence. Je ne me déchaussais pas. Je parcourais l'endroit, aux mille décors peints d'arabesques.

Il y avait, dans la ville, d'autres temples. Je ne savais pas trop où. Autant de dieux, de religions, d'espoirs pour conjurer la mort. Tous différents. Tous invoqués ou utilisés par diverses populations, maudissant ceux invoquant d'autres dieux pour se rassurer sur la validité des leurs. Tous dans l'erreur.

Ces dieux ne servent à rien. Je vais mourir.

Le survivant solitaire

16

Avec le printemps, j'ai l'impression que les chèvres se sont multipliées. Il y en a un certain nombre autour de mon immeuble et de mon jardin. Parfois, j'entends des meutes de chiens tenter d'en attraper. Ils aboient, ils grognent. Mais les chèvres ont des cornes et se déplacent surtout en troupeaux.

Dans une bibliothèque près d'un ancien lycée professionnel, j'ai trouvé des ouvrages de boucherie. Du coup, j'ai appris certaines techniques de découpe de la viande. Par contre, je n'ai rien trouvé sur les techniques des abattoirs, en dehors de généralités.

Pour la troisième fois en quinze jours, j'ai mangé de la viande grâce à mon alliance avec la même meute de chiens. La première fois, les chiens étaient en train de poursuivre une chèvre quand je me suis arrangé à jaillir devant elle avec ma hache et que je lui ai presque coupé la tête d'un coup. J'ai été fier de ma dextérité.

Les chiens étaient restés interdits à quelques mètres de moi, aboyant pour protester contre le fait que je prenais leur repas mais sans oser véritablement m'approcher. J'ai achevé la découpe de la tête de la chèvre, qui était déjà morte, sans doute sur le coup, puis j'ai prélevé un cuisseau. Je me suis alors éloigné en invitant les chiens à venir manger, sans leur tourner le

Le survivant solitaire

dos, en marchant à reculons. Ils ont d'abord hésité puis se sont jetés sur la bête. Moi, j'ai emporté mon trophée pour le cuire, dans le sous-sol de mon immeuble. Je commence à apprécier cette viande forte.

Et puis, à deux reprises ensuite, les chiens semblent bien m'avoir rabattu une chèvre. Ils remuaient la queue sans aboyer, certains s'asseyant même, pendant que je prélevais ma commission et, ensuite, ils sont venus manger. Je crois que j'ai fini par apprivoiser ces chiens. J'ai même osé leur tourner le dos en m'éloignant.

C'est étrange, tout de même, mais j'ai l'impression de réveiller des instincts, des mémoires, issus de dizaines de milliers d'années. Peut-être est-ce ainsi que les premiers hommes ont amadoué des loups pour en faire des chiens. D'abord, on amadoue, puis on apprivoise. Enfin, on aime.

Je suis le dernier homme sur Terre. Qu'advient-il de ces chiens, une fois que je serai mort ? Il ne faut pas que je sois toujours avec eux, à les appuyer dans leurs chasses. Il faut qu'ils restent sauvages.

Avant la catastrophe, je n'avais ni épouse, ni chien, ni chat, ni enfant. Ce n'est pas maintenant que je vis dans un monde sauvage que je vais finir avec un toutou allongé sur le tapis, devant ma cheminée.

Le survivant solitaire

17

Bon, d'accord, quand je suis un peu bourré, je déclame des discours au soleil, sur mon balcon. Cela m'entretient les cordes vocales. Si jamais je croise un autre être humain, il faudra bien que je sois toujours capable de lui parler. Et le vin que je récupère en supermarché gagne bien sûr d'année en année en maturité, en qualité.

Mais aujourd'hui, j'ai fait fort. Pendant des mois, des années, j'ai eu peur de sortir de mon petit quartier. Je ne le faisais pas sans raison. J'étais traumatisé par les cadavres puants. Avec le temps, plus de cadavre et surtout moins de traumatisme. Le vin soigne tout, à la longue. Alors, je sors de plus en plus.

Depuis qu'il n'y a plus d'électricité, une des choses qui me manque le plus, c'est la musique. Je n'ai jamais été musicien. Je chantais sous la douche, je sais siffler plutôt bien, mais le reste est dans mes souvenirs. Un solo de guitare électrique, des baffles crachant une musique surhumaine ou même la puissance d'un orgue, tout cela m'est désormais inconnu. Je ne sais pas utiliser les guitares, les violons ou les pianos que je trouve dans des magasins. Même si je m'y essaye de temps en temps, avec des livres de méthodes diverses.

Le survivant solitaire

Qu'est-ce qui m'a amené auprès de cette immense salle de concert qui faisait la fierté de la ville ? Je ne sais pas. C'est un quartier où je n'étais plus allé depuis longtemps. Je me souviens avoir fait la queue pour accéder à des concerts de rock dans cette salle. J'ai été voir plusieurs fois des groupes que j'aimais là-bas.

Aujourd'hui, j'ai poussé une porte, elle était ouverte. Je suis rentré. Tout était sombre. J'ai allumé une lampe-torche que j'ai toujours avec moi, dans mon sac-à-dos. J'ai bien sûr trouvé des chauves-souris dans un coin. L'odeur pestilentielle m'a chassé de leur secteur.

Et puis je suis arrivé dans les gradins. Je me suis installé aux places les plus chères. J'étais seul, je pouvais profiter. J'ai fait circuler le pinceau de lumière dont je disposais pour éclairer le vaste hall. Je crois que j'ai dérangé divers animaux. J'ai entendu des cavalcades, sans vraiment identifier les coureurs.

Moi qui ai connu cet endroit comme un temple du bruit, de la musique aux cris des fans, j'avais peur de ce silence oppressant l'endroit. Ce n'était pas naturel, ce silence. Et ce n'étaient pas les quelques cris d'animaux entendus ici ou là, ou les cavalcades, qui changeaient quelque chose. L'endroit avait été soustrait à sa fonction de temple du bruit. C'était un choc.

Et l'obscurité contrastait tellement avec les lumières des projecteurs ! Je me souvenais de cet endroit non seulement comme un temple du bruit mais aussi

Le survivant solitaire

comme un temple de lumière. Les chanteurs qui se produisaient ici étaient noyés dans une piscine de lumière savamment taillée. Et la piscine était aujourd'hui vide, sombre, déserte.

Un instant, j'ai même coupé ma lampe-torche. Je me suis laissé envahir par l'obscurité. Même au début d'un concert, il y a toujours un peu de lumière, au moins les éclairages de secours. Là, rien. J'ai d'abord voulu revivre des souvenirs de cet endroit, quand on y entendait des guitares électriques et des hurlements de fans. Mais l'angoisse a été trop forte, devant ce silence, devant cette obscurité. J'ai rallumé ma lampe-torche.

Je me suis levé. Je suis ressorti des gradins. Et puis, au lieu de suivre le chemin des spectateurs, m'éloignant des circuits balisés, je me suis approché des coulisses. J'ai franchi des barrières délabrées. A force de tâtonner, de tourner et de retourner, je me suis retrouvé dans les zones techniques. De là, j'ai réussi à trouver la scène.

J'étais au bord de la scène. Mon pinceau de lumière éclairait un endroit foulé par des dizaines, des centaines, d'artistes à dimensions mondiales. Tous étaient morts désormais, moi j'étais vivant.

Mon cœur battait la chamade mais j'ai fait un pas. Puis un deuxième. Puis j'ai couru jusqu'au centre de la scène. Et j'ai regardé les gradins. Toute la salle était plongée dans le noir. Il n'y avait personne. Personne. J'étais sur scène et il n'y avait personne pour

Le survivant solitaire

m'admirer, pour m'entendre et m'applaudir. Combien auraient tuer pour être à ma place, il y a quelques années ? Des centaines, des milliers, des millions.

Moi qui ne joue d'aucun instrument, qui n'ai jamais même trouvé que j'avais une belle voix, je me suis mis à chanter. J'étais sur scène, c'était forcément pour chanter. Mais aucun fan n'a applaudi. Mes pas de danse, mes figures chorégraphiques complexes, personne n'en avait cure. Bordel ! J'ai réalisé le rêve d'une vie, de millions de vies même, et il n'y avait personne pour voir cela.

D'un autre côté, il valait peut-être mieux qu'il n'y ait personne. J'ai chanté faux, j'ai dansé comme un hippopotame. Au moins, j'étais seul et aucun humain vivant n'a eu le loisir de se moquer de moi. D'ailleurs, peut-être qu'un hippopotame danse mieux que moi. Il faudrait que je me documente sur la question. J'ai fini à genoux, mimant un solo de guitare électrique tout en hurlant quelque chose qui ressemblait vaguement à l'une de mes chansons préférées.

Quand je fus épuisé, je me suis relevé et j'ai quitté la scène en m'applaudissant moi-même puisque personne d'autre ne le faisait. J'avais un sourire reliant les deux oreilles. J'étais défoncé comme si j'avais fumé cinq joints et bu deux bouteilles de vodka.

Le survivant solitaire

18

Ca m'a fait un choc, tout de même, d'être seul en scène l'autre jour. La descente a été dure après l'euphorie. Je n'ai jamais vraiment rêvé d'être un chanteur, du moins sans refouler cette idiotie au fin fond de mon subconscient immédiatement. Je n'ai pas le plus petit commencement de talent pour ça. Mais j'ai véritablement joui de ma prestation sur scène. Comme un fantasme qui se réalisait. Mais j'étais seul. Tout ce que pouvait signifier ce fantasme (la reconnaissance du talent, des filles béates en transe à ma vue, l'admiration des foules, etc.) était annulé de ce seul fait.

Etre seul me pèse. Au fur et à mesure que le choc de la catastrophe se dissipe, le poids de la solitude, lui, s'accroît. Etre célibataire, sans femme en permanence ni enfant, c'est une chose : il reste de la famille, des voisins, des amis, des filles de passage, des gens qui travaillent pour soi ou pour qui l'on travaille. Etre seul au monde, c'en est vraiment une autre.

De passage dans une bibliothèque, pour me ravitailler en lectures, j'ai vu un immense planisphère sur un mur. Je n'y avais jamais vraiment fait attention. Il était très grand et bien détaillé.

Je suis resté un long moment en contemplation, les poings sur les hanches. Voici l'étendue du monde. Il

Le survivant solitaire

n'y a pas si longtemps, on pouvait traverser toutes les étendues représentées en moins d'une journée grâce aux avions modernes. Les astronautes, eux, faisaient le tour du globe plusieurs fois par jour. Moi, j'étais coincé dans une surface qui n'était qu'un petit point sur cette carte, comme mes ancêtres ayant vécu à l'époque où l'on se déplaçait à pieds ou à cheval.

Ma civilisation avait disparu. Et je n'avais aucune des connaissances, même les plus basiques, de mes ancêtres d'avant les technologies modernes. Nous avions perdu des savoirs devenus inutiles. Nous étions tous interdépendants : impossible de tout savoir, impossible d'exercer tous les métiers. Même en étudiant des années, on n'était un expert qu'en un tout petit domaine. C'était le résultat de la conjonction de l'extension des limites du savoir humain et du maintien des capacités individuelles. Et je me retrouvais comme un crétin devant un planisphère, à me demander quel était le destin du reste d'un monde que je ne visiterais plus jamais, avec lequel je ne communiquerai plus jamais.

Je suis seul au monde. Vraiment ? Comment le savoir ? Comment avoir de certitude ?

Soyons logiques. Si moi j'ai survécu, d'autres ont dû survivre. Même si un humain sur un million survit au virus, cela fait près de dix mille survivants dans le monde. Une petite ville.

Le survivant solitaire

Et puis, je sais qu'il faut à peu près un mois pour que les symptômes apparaissent. Et les premières mesures d'urgence ont été prises au bout de deux mois. Toute l'humanité n'était pas infectée à ce moment là, même si, aux actualités, on indiquait qu'il y avait des malades dans tous les pays. Très vite, des gens ont dû s'isoler de leur propre chef, couper des routes, faire sauter des ponts, notamment dans les montagnes, ou bien interdire aux bateaux d'accoster dans des îles.

Je songeais à cela en regardant le planisphère. Australie, Nouvelle-Zélande ou même Irlande et Grande-Bretagne : des malades y avaient été repérés très vite. Par contre, sur les milliers d'îles du Pacifique ou de l'Océan Indien, il y avait des populations isolées, visitées très ponctuellement. Et, au milieu de l'Atlantique, je voyais des noms étonnants ou qui m'évoquaient des cours d'histoire : Malouines, Sandwiches-du-Sud, Sainte-Hélène... Ces îles n'abritaient qu'une faible population très isolée, sans aéroport civil, desservie par des bateaux deux ou trois fois par an. Là-bas, peut-être, vivait une population saine. Limitée, certes, mais vivante.

En plus, ces gens-là devaient être habitués à l'isolement. Ils étaient équipés pour être autonomes, habitués à être seuls.

Et puis, il y avait régulièrement des navigateurs faisant le tour du monde pour réaliser un exploit sportif. Ils ne touchaient pas terre durant des mois. Eux aussi

Le survivant solitaire

devaient être sains. A condition qu'ils aient réussi à rejoindre une île isolée.

Certaines îles restaient désertes, même à l'époque moderne. Mon doigt courait sur la carte. Îles Kerguelen, îles Crozet... Et puis il y a les destinations touristiques qui ont dû rapidement être mises en quarantaine : La Réunion, Maurice, Seychelles...

La quarantaine : la solution s'imposait d'elle-même. Peut-être des navigateurs, arrivant sur une île, ont été obligés de s'y soumettre. Peut-être les habitants ont-ils tiré au fusil sur le bateau pour l'empêcher d'accoster, pour qu'il reste en mer.

La logique m'oblige donc à affirmer que je ne suis pas le dernier homme sur Terre. C'est impossible. C'est une certitude intellectuelle. Mais sans aucune conséquence pratique.

Je me rappelle les longues discussions autour de romans ou de films de science-fiction sur le Paradoxe de Fermi. Nous savons intellectuellement qu'il existe de la vie partout dans l'univers. Mais, dans ce cas, où sont les extra-terrestres ?

Je suis dans le même cas, mais avec des humains. Les distances à parcourir pour les trouver sont immenses, il me faudrait traverser des territoires presque autant hostiles que l'espace et je n'ai aucun moyen de communiquer avec eux pour savoir si mes espoirs sont fondés.

Le survivant solitaire

19

Il y a un noisetier dans mon jardin. Cette année, j'ai décidé de récolter les noisettes parce que, dans un livre de recettes, j'ai vu que l'on pouvait en utiliser la farine. Je n'avais jamais essayé. Mais des populations rurales isolées et pauvres utilisaient jadis cette farine là au lieu de la farine de céréales, le blé exigeant des terres riches et beaucoup d'eau. J'ai stocké les noisettes dans ma réserve, avec les pommes, les pommes de terre, les oignons...

Hier soir, j'ai regardé une noisette comme Hamlet regardait le crâne de son père. Etre ou ne pas être un meunier ? Telle est la question. Enfin, plutôt : comment peut-on être un meunier ? Plus d'électricité, donc aucun appareil électrique moderne ne peut plus être utilisé. Même si je trouve un moulin à poivre manuel, c'est peu adéquat, de toute évidence.

Alors j'ai réfléchi. J'en ai même rêvé. Et, ce matin, j'ai commencé mon travail. Marteau, rouleau à pâtisserie... J'ai multiplié les ustensiles et les outils. Il y a de toute évidence matière à optimisation, à apprentissage. Mais j'ai fini par obtenir une sorte de poudre grossière. Je ne sais pas si on peut vraiment parler de farine.

Le survivant solitaire

J'ai pris de l'eau chaude que j'ai versée petit à petit dans une casserole où j'avais mis les noisettes réduites en poudre. J'ai mélangé vigoureusement. Le résultat a été une sorte de bouillie, presque une pâte.

Bien sûr, je n'ai rien qui ressemble à un four. Mais, sur le feu, j'ai placé une plaque à griller de la viande, garantie anti-adhésive. J'y ai jeté des boules de pâte avec une grosse cuillère avant de les aplatir. Je faisais attention à bien les retourner régulièrement.

J'ai réussi à fabriquer des sortes de blinis de noisette. Cela n'avait pas grand-chose à voir avec du pain, soyons honnêtes. Je dirais plutôt des biscuits. Dans mon quotidien, c'est une variété qui est la bienvenue. J'ajoute la satisfaction d'avoir su faire quelque chose qui était une base pour bon nombre de mes ancêtres.

Cependant, je n'irai pas jusqu'à dire que c'était bon. Au bout de plusieurs bouchées, j'ai enfin compris ce qui n'allait pas et j'ai corrigé la pâte initiale : j'ai ajouté du sel. C'était meilleur, sans aucun doute possible.

Mais, pour obtenir quelques galettes, j'ai dépensé un temps et des efforts considérables. Il me faudrait trouver des moyens plus efficaces de faire cela. Sur le plan diététique, c'est sans doute une bonne idée. Il semblerait que la noisette soit très riche en toute une série de nutriments très intéressants.

Le survivant solitaire

20

Quand on habite auprès de musées, on se dit toujours qu'on a le temps pour y aller. C'est une bonne excuse pour procrastiner et, au final, ne jamais s'y rendre. Même depuis la catastrophe, je me disais que j'aurais bien le temps un jour ou l'autre. Du coup, pour acter la fin de ma peur de sortir, j'ai décidé de visiter le plus grand musée de la ville et du pays.

Bien sûr, enfant, je l'avais visité, en sortie scolaire. Mais de quoi je me souvenais ? De rien ou presque. En fait, je me souvenais plus de ce que l'on peut voir dans les actualités ou les livres à son sujet que de ce que, moi, j'avais pu y voir. Pas de doute : il était temps d'y retourner.

L'endroit n'avait pas toujours été un musée. C'était un ancien palais. Et, contrairement à d'autres endroits, il avait été fermé, mis en sécurité. Y entrer fut donc un peu plus compliqué. Je fis attention de refermer derrière moi. Je n'avais a priori pas à craindre de mauvaise rencontre à l'intérieur et il s'agissait d'éviter toute intrusion. Au delà de mon cas personnel, je voulais aussi protéger les traces de ma civilisation pour un éventuel visiteur dans l'avenir.

Les grandes fenêtres n'étaient plus nettoyées et ne laissaient plus autant passer la lumière qu'il ne le

Le survivant solitaire

faudrait. Il faisait donc sombre dans ce musée, faute de lumière artificielle. Mais on y voyait assez bien.

Admirer les peintures fut tout de même compliqué. Beaucoup auraient eu besoin d'une restauration, la pollution les ayant assombries au fil des siècles. La faible lumière ambiante n'arrangeait pas les choses. Mais je me souvenais aussi de ces œuvres célèbres, vues dans des livres. Simplement, l'original était moins impressionnant que la représentation, ce qui est peut-être un comble. De la même façon, les sculptures me parurent moins belles en vraies qu'en photographies. Peut-être était-ce l'effet de la mauvaise lumière.

En ressortant, je passais par la boutique de souvenirs. Je feuilletais les catalogues de la collection permanente et des expositions pour retrouver cet éclat des copies bien mises en lumière. Je décidais de prendre plusieurs livres, un mug et des T-shirts. J'enfournais tout cela dans mon sac. Un instant, je me demandais s'il ne serait pas agréable de vivre ici, au milieu des chefs d'œuvres. Mais l'endroit était trop grand, immense même. Impossible à réellement sécuriser. Et puis le déménagement serait compliqué pour aucun avantage.

Alors je quittais l'endroit en fermant au mieux la porte que j'avais fracturée. Je laissais le musée être ce qu'il devait être : un tombeau pour les œuvres.

Le survivant solitaire

21

Aujourd'hui, j'ai feuilleté de nouveau les ouvrages ramenés du musée. C'est incroyable comment il est plus simple d'admirer les belles photographies plutôt que les originaux. Pourquoi se fatiguer à se rendre dans des musées ou même en constituer ? Il aurait suffi de stocker les œuvres et de diffuser des copies, matérielles (imprimées en 3D) ou photographiques.

Je suis de mauvaise foi, je le sais. Le musée que j'ai vu n'était pas en bon état. Une bonne lumière, cela change tout. Surtout que ce musée est précisément connu pour la mise en scène des œuvres.

D'un autre côté, j'avais déjà lu de nombreux articles sur la différence entre cultures à ce sujet. En Asie, aucun écrit, aucune œuvre originale n'est gardée. Ce qui compte, c'est justement la recopie. Chaque copiste est ainsi un créateur de l'œuvre. C'est la diffusion qui assure la gloire, la renommée.

En Occident, à l'inverse, c'est l'original qui compte. Il nous faut des bâtiments en pierre qui durent des siècles, pas des pagodes de bois qui doivent être régulièrement reconstruites, après une usure due au temps ou bien un quelconque cataclysme, typhon ou autre. Il nous faut le document que tel écrivain a créé de

Le survivant solitaire

sa plume. Il nous faut la toile que le Maître a parcouru de son propre pinceau.

Et en cas d'incendie, d'inondation, de guerre, des chefs d'œuvres disparaissent par milliers. Au quotidien, des précautions incroyables et ruineuses sont nécessaires pour conserver le patrimoine culturel. Qu'est-ce que tout cela va devenir, sans électricité, sans climatisation ? Des fenêtres finiront par être brisées. Des animaux rentreront et détruiront tout. Et le temps, rien que le temps, fera son œuvre sur des supports qui se dégraderont, s'oxyderont, moisiront.

Chaque œuvre a sa valeur. Et puis une copie n'est jamais à l'identique. L'examen d'un original peut avoir des conséquences historiques : prouver l'identité de son auteur par l'examen de la fibre du support et les empreintes laissées ici ou là par exemple.

Mais voilà, en dehors de ces quelques cas, il aurait été tellement pertinent de diffuser des copies dans le monde entier. Ce musée allait rester là, sans personne pour le visiter, pour voir ces œuvres, ce qu'il restait de ma civilisation, pour s'enrichir l'âme de l'apport des génies. S'il reste des humains quelque part, ou n'importe quoi de pensant dans l'univers, trouveront-ils ce musée avant qu'il ne tombe en poussières ?

Un musée est un tombeau pour les œuvres. J'ai rangé avec précautions les ouvrages que j'ai ramenés.

Le survivant solitaire

22

Traverser la ville, marcher quelques heures, cela ne me fait plus peur. Je ne vais pas dire que je le fais tous les jours : je suis tout de même obligé de veiller à ma survie, à entretenir mon jardin pour y récolter des fruits et des légumes. De temps à autres, je chasse pour avoir de la viande fraîche. Les chiens continuent de me rabattre du gibier régulièrement. J'ai l'impression que la composition de la meute a changé : il manque au moins un chien et il y a maintenant deux jeunes que je ne connaissais pas. La vie continue son œuvre.

Je suis retourné la voir.

Cette fois, je me suis aidé d'une lampe de poche pour retrouver le bon appartement et ouvrir la serrure avec la clé que j'ai gardée. Bien sûr, rien n'avait changé. Sauf que l'odeur était bien moins forte que la dernière fois mais je fis tout de même le tour de l'appartement pour rouvrir toutes les fenêtres, à l'exception de celles de sa chambre.

Quand l'air frais eut bien circulé et que j'eus retrouvé mon courage, j'entrais dans la chambre. Le squelette de mon aimée était toujours là. Il n'avait pas bougé. Comment aurait-il fait ? A terme, bien sûr, les derniers ligaments vont disparaître et les os perdront leur architecture. Il ne restera qu'un tas d'os en désordre. Et

Le survivant solitaire

puis, avec encore quelques années, il ne restera plus rien.

Voilà. C'est tout ce qu'il reste de toi. Pas grand'chose, en fait. Ce corps que j'ai aimé n'est plus que ce squelette répugnant me rappelant ta mort et le fait que je mourrai un jour. Où est la douce poitrine que je caressais et embrassais ? Où est le regard qui m'intimidait, la bouche qui attrapait la mienne, le sexe chaud et accueillant ? Où est la femme adorable, intelligente et cultivée, pleine de tendresse ?

Je tombais à genoux. Je ne priais pas. Je me suis mis à pleurer. Oui, à pleurer. De mon amour, il ne reste qu'un souvenir.

Avant la catastrophe, comment aurions-nous pu deviner ce qui allait arriver ? Même quand les premières mesures ont été prises, notre réaction a été de râler : nos vacances tombaient à l'eau, des vacances que nous avions préparées avec soin. Et puis, elle a attrapé la maladie. Moi aussi.

Nous nous sommes couchés l'un à côté de l'autre. La plupart des membres de nos familles étaient déjà morts. Nous le savions. Il n'y avait plus d'électricité. Les hôpitaux étaient fermés. Les gens étaient chez eux et attendaient la mort.

Nous nous sommes couchés l'un à côté de l'autre. Et nous avons attendu la mort. Nous nous tenions la main. Nous somnolions. Elle a été de plus en plus faible. Moi, j'ai commencé à me sentir mieux.

Le survivant solitaire

J'amenais de quoi boire ou manger jusque sur le lit. Je l'aidais à se nourrir.

Et puis nous voulions continuer de penser à l'avenir. C'est cela aimer : toujours regarder ensemble vers un avenir commun. Et puis, notre avenir commun, nous avons fini par admettre que ce serait la mort.

J'ai tenté de lui faire l'amour mais j'étais trop faible. Nous avons vécu l'un à côté de l'autre le maximum de temps. Nous nous tenions dans les bras l'un l'autre. Nous nous embrassions autant que nous pouvions. Parler était trop fatiguant. Parler était inutile. Nous nous aimions. Nous n'avions pas besoin de mots. Nous avons besoin de nos caresses, chacun de la présence de l'autre.

Et puis, un matin, elle était froide dans mes bras alors que moi, j'avais encore de la fièvre. J'ai tenté de la réveiller en l'embrassant, en lui disant des « je t'aime » à n'en plus finir. Mais elle était morte et pas moi.

Alors je me suis levé. Je l'ai allongée au mieux. J'ai retiré les couvertures, la couette, tout ce que nous avons mis sur le lit pour combattre le froid issu de la fièvre. J'eus du mal à lui donner un air apaisé. La rigidité cadavérique commençait à faire son œuvre.

Comme aujourd'hui, je me suis mis à genoux et j'ai pleuré.

C'est dans une autre pièce que j'ai attendu mon salut. Je me suis allongé ailleurs qu'auprès de son corps. Je l'aimais et pourtant je l'ai quittée. Je l'aimais et

Le survivant solitaire

pourtant être à ses côtés me faisait horreur. Son corps n'était plus qu'un cadavre, un morceau de viande.

Mon aimée s'était envolée, elle avait disparu. Je l'avais perdue.

Mais que restait-il d'elle si ce n'est le souvenir qui habitait en moi ? Je devais vivre pour que son souvenir vive. Il fallait que je vive par amour pour une morte. Quand j'en ai été capable, je suis retourné dans mon propre appartement. Et puis, quand le calme eut envahi toute la ville, j'ai déménagé dans l'immeuble luxueux que j'habite aujourd'hui.

Pourquoi être revenu ? Pour raviver ce souvenir ? Parce que je l'aime. Parce que mon amour pour elle est toujours vivant en moi et qu'il restera vivant tant que je le serai moi-même. Je dois vivre pour que notre amour vive, pour qu'elle vive au travers de moi. Vivre un destin commun, un destin voulu ensemble, suivre une volonté commune, c'est cela l'amour. Que restait-il de cet amour ? J'étais seul désormais. L'amour était autant mort que ce squelette allongé dans un lit.

Il ne me reste qu'un souvenir d'elle. Il ne me reste qu'un souvenir de notre amour. Mais plus l'amour lui-même, plus la vie de cet amour. Notre amour est mort. Notre amour est bien mort.

Le survivant solitaire

23

En revenant de chez elle, j'ai été pris d'une rage qui devait compenser mon désespoir. Les poules se multiplient dans le quartier de mon aimée. Elles semblent s'être créées un petit monde, des abris contre les chats, les chiens, les renards et je ne sais quoi. Mais moi, je suis un homme. Je suis le plus terrifiant prédateur que la Nature ait jamais créé.

Je me suis mis en embuscade. Et quand une est passée auprès de moi, j'ai jailli et je lui ai tranché le cou avec ma faucille. La bête a eu le temps de crier, faisant fuir ses comparses. Le cadavre a avancé encore quelques pas sans tête. Mais je l'ai récupérée sans difficulté. J'ai laissé la tête sur le sol. Je suis sûr que des rats s'en délecteront.

Ma proie a fait mon dîner. Cela a été long pour le préparer. Je n'ai fait griller que les deux cuisses, bien plumées. Je n'avais pas assez faim pour le reste. Quand, par la fenêtre, j'ai vu passer la meute de chiens de mon quartier, j'ai sifflé pour attirer leur attention et je leur ai lancé la carcasse. Ils ont dévoré ce qui restait du poulet avec avidité. Je ne l'avais ni vidé ni entièrement plumé. Les chiens se moquent de ces goûts humains.

Nous sommes ce que nous mangeons. Je suis désormais autant un peu du poulet que les chiens. C'est

Le survivant solitaire

le cycle de la vie. Manger, être mangé. Nous partageons la même substance commune de l'univers mais nous sommes chacun des individualités avec, pour chacun, une vie qui nous anime.

Etre conscient de ce lien permanent avec tout le reste est sans doute important. Le poulet mangeait des graines. Les graines provenaient de plantes qui se nourrissaient de la terre issue de la décomposition de millions de cadavres. Voilà, tout n'est qu'un. Et pourtant chacun existe bien. C'est cela la vie. L'univers est vivant.

Je te mange, brave poulet, parce que tu es déjà moi-même. Notre destin est commun. Finalement, j'aime le poulet dans tous les sens du terme. Et je lui signifie mon amour en le tuant, en le mangeant, en respectant sa nature de proie, pour moi qui suis prédateur.

Je t'aime, Univers. Car je suis toi. Et, en mourant, mon individualité rejoindra d'autres, prédateur qui m'aura tué ou bactérie qui se réglera de ma chair.

Aimer. Voilà que ce mot occupe mes pensées plus que de raison. Et voilà que je me mets à déclamer des pensées bien abstraites sans même avoir mangé des baies conservées trempées dans l'alcool.

Il est temps pour moi de dormir.

Le survivant solitaire

24

Joie ! Joie ! Oh mon Dieu, j'espère que Vous existez pour pouvoir Vous remercier, Vous louer. Pourquoi n'y ai je pas pensé plus tôt ? Je suis tellement urbain, tellement habitué à ma vie moderne de bourgeois en appartement, que je n'ai pas pensé à ceux qui se débrouillaient sans tout le confort moderne, du moins sans en permanence les facilités technologiques modernes.

Dans ma ville, il y a un grand fleuve qui file vers la mer. Et il y a donc un vieux port, dans un bassin, près de quartiers historiques. Cela fait bien un siècle ou deux qu'il n'y a plus de bateaux de marchandises là-bas : pour les navires utilitaires, il y a des ports plus modernes.

Dans le petit port, il y a des yachts de toutes sortes. Il peut s'agir de petits bateaux à voiles, de péniches transformées en appartements, mais aussi de navires de grand luxe capables de franchir les océans après avoir descendu le fleuve jusqu'à la mer.

Au cours de l'une de mes promenades, j'ai regardé tous ces bateaux. J'aimais me promener par là avant la catastrophe. C'était un lieu sympathique. Il l'est toujours, d'ailleurs. La plupart des bateaux n'ont pas bougé, les amarres ayant tenu. Certains navires avec une

Le survivant solitaire

coque en bois ont coulé : faute d'entretien régulier, des fuites ont dû advenir dans la coque. A la longue, les cales ont été inondées. A l'inverse, les yachts aux coques métalliques inoxydables semblaient comme neufs, malgré la poussière.

Plusieurs emplacements étaient vides alors que le port était jadis absolument plein en permanence. Sans doute certains occupants ont profité de la mobilité de leur habitat pour tenter de s'éloigner de l'infection, ignorant le caractère mondial de la grippe de Néandertal ou espérant trouver un endroit épargné.

J'ai d'abord remarqué l'anomalie sur un bateau. Puis sur deux, trois, quatre... Quelque chose bougeait. Je n'y avais jamais fait attention. Mais ces bateaux étaient destinés à naviguer en haute mer, donc loin de toute civilisation. Et ils possédaient tous un ou plusieurs petits mâts dotés d'éoliennes.

Des éoliennes ! Je suis resté bouche bée quelques instants. Les idées s'assemblaient lentement dans mon cerveau. Il y avait tellement de choses refoulées qu'il fallait sortir du formol et assembler ! Mais ces bateaux fabriquaient de l'électricité ! Plusieurs possédaient aussi des panneaux solaires.

Je me précipitais sur le quai puis sur une débarcadère. Je franchissais en courant une passerelle. Je montais à bord du plus beau navire. J'entrais dans le poste de pilotage. Face à moi, il y avait une petite table

Le survivant solitaire

avec une pile de cartes maritimes et un bel éclairage au-dessus, une barre de LED. Avec un interrupteur.

J'appuyais sur l'interrupteur.

Et la lumière fut.

Oh, mon Dieu ! Quelle joie ! Quelle incroyable joie m'a envahi ! Joie ! Joie ! Bonheur ! Je me suis effondré sur le sol. Je pleurais. Je riais. J'étais totalement abruti par cette nouveauté, cette révolution.

Il me fallut un certain temps avant qu'une autre idée ne sorte des brumes dans mon cerveau. Il fallait qu'elle soit bien enfouie. Encore tout abruti par la lumière, je me levais. J'actionnais l'interrupteur pour éteindre, ne pas gâcher cette lumière extraordinaire.

Alors je regardais le lieu plus attentivement. Un escalier descendait vers les cabines et, sans doute, la cambuse. Je me décidais à le prendre. J'appuyais même sur une minuterie pour avoir de la lumière. Je riais à chaque marche.

En dessous du poste de pilotage, je trouvais la cambuse. J'ouvrais la porte du réfrigérateur. Il s'alluma et un vent frais frappa mon visage. Je ne voulais pas le croire. J'y entrais ma main et je sentis le froid. Le réfrigérateur fonctionnait, sans aucun doute possible.

Je refermais la porte.

Je titubais un peu en arrière.

Et je me fracassais aussitôt le crâne contre le plafond bas de la cambuse en voulant danser de joie. Je

Le survivant solitaire

me retrouvais au sol, partagé entre la douleur de mon crâne, la joie d'avoir trouvé un réfrigérateur opérationnel et la stupéfaction qui voulait à tout prix éteindre ce cerveau en ébullition pour éviter qu'il ne grille tous ses circuits.

Combien de temps suis-je ainsi resté sur le sol de la cambuse ? Je ne sais pas. Il a fallu que mon cerveau se remette en ordre de marché.

Je réfléchissais à tout ce que je venais de constater. La raison de la disparition de l'électricité était juste liée à l'arrêt des centrales électriques. La procédure de sécurité imposait en effet que tout s'arrête en absence d'une équipe d'opérateurs pour assurer le contrôle. Avec le temps, les différentes installations de transport d'énergie ont dû tomber en morceau. Plus une ressource est centralisée, plus elle est fragile : c'est évident. Chaque centre de production est fragile et chaque infrastructure de transport est fragile. A l'inverse, quand on décentralise, la destruction d'un point de production n'a pas autant de conséquences. Chaque point peut persister de manière indépendante.

En plus, un point décentralisé peut utiliser des énergies renouvelables. C'est nettement plus compliqué pour un réseau à production centralisée. Plus l'échelle est importante, moins des moyens simples permettent de stocker l'énergie.

Le survivant solitaire

J'imaginai les centrales nucléaires. Toutes « mises en sécurité » progressivement. Les barres de modération enfoncées dans la masse fissible, empêchant un emballement. Même si les cœurs nucléaires restent dangereux pour des millions d'années.

Quand je repris réellement conscience, je me relevais en veillant à ne pas me fracasser de nouveau le crâne. Ce bateau se révélait être un extraordinaire cadeau du ciel.

Je fis le tour des cabines. Elles étaient toutes luxueuses, avec un cabinet de toilette dans chacune. Dans l'une, je trouvais deux squelettes allongés ensemble, les quatre mains jointes. L'odeur était encore un peu forte mais rien d'insurmontable.

Les placards étaient remplis d'équipements divers. Bien sûr, il restait des conserves mais dont la date de péremption était dépassée depuis longtemps. Il faudrait faire le ménage.

Je descendis de ce premier navire, commençant à reprendre réellement mes esprits. Et je réalisais alors une tournée des principaux yachts. La situation était globalement la même sur chacun. L'électricité ne marchait plus que sur un seul bateau. Je ne trouvais pas d'autre corps.

Le premier navire que j'avais vu ne se révéla pas le plus pratique. Sur un autre, je découvris un

Le survivant solitaire

réfrigérateur plus grand, une cambuse mieux faite, même si le nombre des cabines était moindre. Il semblait y avoir également une plus grande puissance électrique disponible avec plus de plaques solaires et une éolienne plus grande. Surtout, le bateau comprenait un grand réservoir de carburant presque plein et des moteurs d'appoint électriques, notamment pour le diriger dans le port. Une sorte de piscine se trouvait à l'arrière, petite mais suffisante pour contenir un peu de terre et donc des plantations.

Je commençais en effet dès cet instant à me dire que ce bateau pourrait être un nouvel appartement. Il faut que je réfléchisse bien. Dans ma ville que je connais, j'ai créé des plantations, je commence à me créer une place dans un écosystème. Je me suis allié à une meute de chiens.

Mais s'il n'y a qu'un seul être humain dans toute la ville, moi, peut-être y-en-a-t-il d'autres ailleurs. Peut-être faudrait-il que je franchisse les océans, que je me rende sur les îles dont j'ai vu les noms sur la grande carte, à la bibliothèque.

Ne plus être attaché à un endroit, circuler dans le monde, voilà la promesse d'un bateau. Et, en plus, il y a de l'électricité. En tournant et retournant dans mon appartement comme un lion en cage, je suis tombé sur un objet que j'avais oublié. Oh, mon Dieu !

Le survivant solitaire

25

Ca a marché ! Oh, mon Dieu ! Ca a marché ! J'avais toute ma musique enregistrée sous format numérique dans mon smartphone. Mais la batterie était bien sur déchargée. Alors, j'ai amené mon smartphone et mon chargeur sur le bateau. Et j'ai branché. Et j'ai attendu.

Fébrilement, au bout de plusieurs heures, j'ai rallumé mon smartphone. Et, recherchant des gestes oubliés dans un esprit qui avait besoin d'être dégrippé, j'ai mis en route la musique.

Et la musique a envahi le poste de pilotage où je me trouvais. Un bon vieux rock. Une de mes musiques préférées. Je suis tombé à genoux. J'ai pleuré. Depuis combien de temps n'avais-je pas entendu de musique ?

Du coup, laissant la musique se répandre, j'examinais avec plus de soin le navire. Déjà, je le sécurisais. Le poste de pilotage était aussi l'accès aux cabines et on pouvait le fermer avec une porte verrouillable. Je le fis puis je fouillais de fonds en combles le bateau. Je rassemblais dans un grand sac poubelle tout ce dont il fallait se débarrasser, comme les conserves périmées. Je déposais le sac dans un autre navire.

Le survivant solitaire

Je nettoyais complètement une cabine et la cambuse. Puis je me construisis un plan d'action pour les prochains jours. Oui, ce bateau allait devenir ma nouvelle maison. Il faudrait que j'y déménage toutes mes affaires. Ensuite, il y a une piscine à transformer en jardin. J'amènerai ensuite dans les cales toutes mes réserves : nourriture, boissons...

Il faudra aussi que je pille consciencieusement plusieurs magasins afin de me faire une véritable réserve de vins, d'outils, d'armes... Je ne sais pas trop ce que je vais trouver si je me dirige vers la mer.

Je réfléchissais à la distance entre ma ville et la mer. Si je me laissais dériver, je devrais pouvoir atteindre l'embouchure en au maximum deux jours.

Avant de prendre la décision définitive, que j'ai prise bien sûr, j'ai vérifié que je savais allumer le moteur. J'ai retiré l'amarre et j'ai fait deux tours dans l'eau du port avant de me remettre à ma place. En fait, c'est relativement simple. Du moins si l'on est pas trop regardant sur l'état de la peinture de la coque.

Après la musique, le vrombissement d'un moteur. Mes oreilles ont été à la fête aujourd'hui.

Ensuite, j'ai pris formellement la décision. Dans les prochains jours, je vais emménager à bord. Puis je partirai une fois tout au point. Peut-être, plus loin, trouverai-je d'autres humains.

Le survivant solitaire

26

Cela fait au moins quinze jours que je n'ai rien écrit. Il faut dire que j'ai été occupé. Et puis il a fallu que je redescende sur Terre. Bon sang, le kif total ! J'ai retrouvé de la musique et de la vraie lumière artificielle au-delà d'une bête lampe de poche.

D'abord, j'ai tout nettoyé à bord du bateau. Il y avait pas mal de poussière. J'ai vérifié comment on pouvait faire le plein d'eau douce. J'ai même pu prendre une douche, avec du vrai gel lavant. La pompe pour faire circuler l'eau est électrique et autonome. Il y aussi un réservoir chauffant. Comment on appelle ça, déjà ? Un cumulus ? Oui, c'est ça, je crois. Il a fallu du temps pour retrouver des réflexes enfouis.

Deux fois j'ai été privé d'électricité. J'avais trop tiré sur les réserves par rapport aux capacités de production. La première fois a été la pire. Je me suis effondré. J'ai cru que j'avais cassé quelque chose et que je n'aurais plus jamais d'électricité à bord. J'ai même envisagé de changer de bateau. Et puis tout est revenu dans l'ordre. La deuxième fois, je me suis forcé à être calme. J'ai attendu, avec un peu de stress. Et tout est à nouveau rentré dans l'ordre.

Il y a un petit jardin public près du port. J'ai trouvé une brouette pour remplir la piscine du bateau

Le survivant solitaire

avec de la terre. Pour faire les transports, je garde toujours mes armes à portée de main. Par exemple, je plante ma faucille dans la terre de la brouette. Et je surveille autour de moi.

Une fois la piscine remplie, j'ai planté des pommes de terre et j'ai arrosé. L'avantage d'un bateau, c'est que c'est facile de récupérer de l'eau. Il y en a plein autour. Un seau au bout d'une corde et le tour est joué.

Pour boire, j'ai arrêté l'eau minérale : j'ai du mal à en trouver, maintenant. Il me faudrait aller dans des magasins loin de chez moi et loin du port. Je préfère m'habituer à filtrer et faire bouillir de l'eau du fleuve.

J'ai transporté à bord du bateau mon matériel de cuisine. J'ai recréé dans la cambuse un coin pour faire un feu. Il y avait une gazinière. J'ai préféré la retirer. Le gaz, c'est dangereux si les tuyaux deviennent poreux, si les valves ne sont pas vérifiées durant des années. Mais il y avait, du coup, un emplacement prévu pour qu'il y ait du feu, bien carrelé. J'ai complété avec des faïences et de la colle spéciale. J'ai fait des tests en gardant de l'eau à portée de main.

Et puis j'ai déménagé toutes mes affaires personnelles, les choses auxquelles je tiens, qui assurent mon confort. Maintenant, je peux le dire : ce bateau est mon nouveau chez moi. Je l'ai apprivoisé.

Le survivant solitaire

27

Depuis la catastrophe, je ne me rasais plus. Je me coupais les cheveux et la barbe de temps en temps, aux ciseaux. En me regardant dans le miroir du cabinet de toilette de ma cabine, je me suis dit que je faisais peur, tout de même. Mais, maintenant, j'ai de l'eau chaude, un miroir avec de la lumière.

Pour commencer, j'ai recommencé à me laver correctement. Une douche avec de l'eau chaude, ça change la vie. Mes cheveux et ma barbe sont plus propres. J'ai pillé un salon de coiffure pour trouver du matériel plus adéquat.

J'ai décidé de garder la barbe. J'y suis habitué. Elle a aussi un rôle évident de protection, comme les cheveux. Mais, maintenant, je la taille avec une tondeuse électrique.

Je me suis fait une coiffure à la gauloise, avec des nattes sur les tempes. Se couper les cheveux derrière la tête n'est pas facile mais j'y arrive à peu près, surtout avec la tondeuse, mais en gardant une certaine longueur, pour protéger la nuque.

Petit à petit, je m'apprête à partir avec le bateau, à quitter la ville où je suis seul. Mon objectif est de trouver mes semblables. Je sais qu'il y en a forcément, quelque part sur cette planète. C'est une certitude

Le survivant solitaire

statistique. Mais il me faut les trouver. C'est cela qui va être difficile. Pour me signaler, en cas de doute, j'ai emporté un maximum de fusées éclairantes.

Mais il faut surtout que je sois présentable. Je ne sais pas sur qui je vais tomber. Bien sûr, ils pourraient être moins doués que moi, avoir eu plus de mal à survivre, être agressifs. Mais je dois être capable de les amadouer. Je dois ressembler à un être humain à peu près civilisé.

Je pourrais tomber sur une colonie de jeunes filles qui n'auraient plus vu d'hommes depuis la catastrophe. Je pourrais les séduire, devenant un pacha à tête d'un harem. Quand je pense à cette probabilité non-nulle, je fais un effort particulier dans mon hygiène et ma présentation.

Soyons honnêtes : sauf dans des îles éloignées de tout, où toute une population aurait été épargnée, trouver plusieurs personnes assemblées relève du fantasme utopique. Déjà, que je trouve un seul autre être humain sera très bien, presque inespéré.

Je me suis fourni, dans un grand magasin, quelques vêtements propres à ma taille, notamment un beau costume et des chaussures d'un grand chic. Moi qui ai toujours détesté cela, j'ai même récupéré des cravates. J'ai fait un test. Devant le miroir, j'étais un prince.

Le survivant solitaire

28

Quand il fait nuit, je m'enferme dans le bateau. La porte extérieure est verrouillée. Parfois, j'entends des animaux courir sur le pont. Dans l'ombre, je ne sais pas si ce sont des chiens, des loups, des renards ou je ne sais quoi qui viennent renifler à la porte. J'ai vu des chats poursuivre des rats sur le pont. L'autre jour, j'ai même entendu le miaulement déchirant d'un chat jeté par dessus bord par un rat particulièrement vindicatif. Je n'ai pas assisté à toute la scène : je l'ai juste aperçue en ombres derrière un hublot. Au matin, les acteurs nocturnes ont disparu.

Dans ma cabine, la couchette est bien plus petite que l'immense lit king size que j'avais dans mon appartement précédent. Mais, franchement, cela m'importe peu. Je suis autant à l'abri derrière les hublots que je pouvais l'être derrière mes fenêtres. Et, surtout, je me prépare à quitter la ville.

Depuis quelques jours, je vérifie tout. J'ai refait des tests de moteur. J'ai jeté l'ancre au milieu du bassin. J'ai testé mes capacités à manœuvrer ce navire.

Quand je regarde ce bateau, je ne peux que constater que je serais incapable de le reconstruire. Même le réparer serait un problème. Je ne peux qu'espérer n'avoir aucune avarie. Il va falloir que je sois

Le survivant solitaire

prudent. Tous les filets de sécurité de la civilisation technologique ont disparu. J'exploite un patrimoine qui va s'éroder avec le temps.

En fracturant des voitures, j'ai vérifié que le carburant du bateau était du diesel. Tant que je pourrai trouver des réservoirs de voitures avec du gasoil, je pourrai trouver du carburant pour faire avancer le bateau.

Je ne sais pas ce que je vais trouver en quittant la ville mais je ne vais pas partir tout de suite dans un grand inconnu. Jusqu'à la côte, il y a de nombreuses zones urbaines. Je trouverai sans aucun doute partout de cet immense héritage qui m'a été fait : tout ce que l'humanité a construit en des millénaires, désormais, est à moi. Y compris ce qui reste dans les magasins ou dans les réservoirs des automobiles.

Je suis le dernier héritier. Je peux donc dilapider ce qui me revient sans honte ni crainte.

Seul, je ne peux de toutes façons pas envisager de reconstruire quoi que ce soit. Je n'ai ni les compétences, ni les capacités physiques, ni les outils.

En buvant une liqueur de baies de ma fabrication, je songeais à tout ce qui était au-delà de mes capacités : hauts-fourneaux, avions, plastique, pétrole et son raffinage... Je suis l'ultime parasite de l'humanité. Je suis le dernier homme.

Le survivant solitaire

29

Alors que le soleil était encore visible entre les tours de la ville, que les bêtes de la nuit n'étaient pas encore de sortie, je suis resté sur le pont, un verre à la main. Encore deux choses que je serais incapable de fabriquer moi-même : le verre et son contenu, un whisky.

J'ai levé ce verre. J'ai trinqué avec le soleil. Je me suis emparé de quelques cacahuètes pour accompagner la lente glissade du liquide chaud et doré dans ma gorge. Quelques chips, aussi.

Il me fallait faire mes adieux à la ville. Ville qui m'a abrité ces dernières années, je te quitte. Je t'ai bien aimée. Je te remercie d'avoir assuré ma subsistance.

J'ai chassé quelques poules avant de les mettre au congélateur, bien plumées et évidées. Elles commencent à se répandre dans toute la ville, désormais, comme les chèvres. Je maintiens le grand cycle de la vie, qui est aussi celui de la mort. Manger, être mangé. Je survis en mangeant d'autres êtres vivants, des plantes ou des animaux.

Que vais-je trouver à manger plus loin, en me dirigeant vers la mer ? Sans doute d'autres poules, d'autres chèvres. Peut-être des vaches, des moutons. Même la faune sauvage a dû oublier l'homme. Je vais

Le survivant solitaire

devenir un chasseur-cueilleur, comme mes très lointains ancêtres. A quoi bon cultiver ? Le monde a tellement de ressources à m'offrir !

Je suis seul, c'est ma seule souffrance. Je suis Adam. Je suis au paradis de l'abondance. Je trouve tout ce dont j'ai besoin en piochant soit dans mon héritage de l'humanité, soit dans les ressources (à mon échelle, infinies) de la Nature.

Pourquoi suis-je toujours vivant ? Même le whisky ne m'a pas donné de réponse. La maladie m'a épargné. Toutes les maladies rencontrent comme cela des individus résistants. Je le sais pour l'avoir lu. Je suis celui-là, pour la grippe de Néandertal.

Pourquoi suis-je toujours vivant ? Le whisky m'a peut-être donné une réponse. Parce que je ne me suis pas suicidé. Le désespoir ne m'a pas eu. Combien se sont suicidés pour échapper à la grippe de Néandertal ? Je ne sais pas.

Moi, je suis toujours debout. Titubant, certes, mais debout. Je vais peut-être arrêter de boire du whisky.

Je suis vivant parce qu'il ne pouvait pas en être autrement. J'ai tout fait pour le rester. Je suis un homme. Mon instinct me commande de rester vivant. Mon instinct n'a pas besoin de raisons.

Je suis vivant parce que c'est là le but de la vie.

Le survivant solitaire

30

Merde, merde, merde.

Sur son île, Robinson Crusoé a survécu plusieurs années. S'il n'avait pas été recueilli par un navire de passage, il aurait pu poursuivre sa vie comme cela, jusqu'à son terme naturel. Des naufragés, il y en a eu plein dans l'histoire de l'humanité. Ils ont toujours su se débrouiller. Ils ont toujours su survivre. Du moins ceux dont on a entendu parler.

L'homme moderne est une merde. Je suis une merde. Nous ne sommes... Je ne suis pas capable de faire la moitié de ce qu'a fait Robinson Crusoé ou ses petits copains. Comment l'évolution de l'humanité a-t-elle pu ainsi nous amener à perdre en compétences de survie ? La technologie par-ci, la technologie par-là, une technologie qui nécessite une société complète pour fonctionner, avec ses ingénieurs, ses ouvriers et même ses designers et ses petits chefs.

Et moi, là-dedans ?

Je suis peut-être le dernier homme. Et, dans quelques heures, l'humanité sera alors éteinte.

J'ai avalé des cachets de je ne sais pas quoi. Ce que j'ai trouvé. Ca n'a pas servi à grand-chose. J'ai bandé la plaie avec un morceau de drap, en faisant un

Le survivant solitaire

point de compression. Mais le sang continue de couler. Je ne sais plus quoi faire.

Tout ce que j'ai à faire, c'est attendre en notant d'ultimes impressions dans ce foutu carnet que personne ne lira jamais. Si j'en avais la force, je me lèverais pour aller le brûler.

J'ai mal. Ma peau est devenu vraiment pâle sur mes mains. Le stylo me tombe des doigts.

Sur le sol de ma cabine, où j'ai réussi à rentrer pour m'y allonger, la coupable gît impunément : ma faucille. Elle restera là durant des années, des siècles peut-être. Moi, je vais devenir en tous points semblable à des milliards de corps que j'ai vus se décomposer au fil des mois, des années. Mais personne ne sera là pour moi, pour admirer la pourriture détruire mon cadavre.

Le pire, c'est que je l'ai loupé, ce loup. Il a couiné. Donc j'ai dû le toucher. Il s'est enfui, il est parti rejoindre sa meute. Mais, moi, je ne me suis pas loupé. La faucille a bien pénétré ma chair. J'ai pu rentrer et verrouiller la porte. La meute s'est ensuite approchée. J'ai vu les loups marcher tranquillement sur les coursives pour tenter de trouver un accès au superbe morceau de viande fraîche que je suis désormais.

Merde, merde, merde.

Le survivant solitaire

Table des matières

| | |
|----------------|----|
| PRÉAMBULE..... | 7 |
| 1..... | 11 |
| INTERMÈDE..... | 15 |
| 2..... | 17 |
| INTERMÈDE..... | 19 |
| 3..... | 21 |
| 4..... | 23 |
| 5..... | 25 |
| 6..... | 27 |
| 7..... | 31 |
| 8..... | 37 |
| 9..... | 39 |
| 10..... | 41 |
| 11..... | 43 |
| 12..... | 47 |
| INTERMÈDE..... | 49 |
| 13..... | 55 |
| 14..... | 59 |
| 15..... | 65 |
| 16..... | 69 |
| 17..... | 71 |
| 18..... | 75 |
| 19..... | 79 |
| 20..... | 81 |

Le survivant solitaire

| | |
|---------|-----|
| 21..... | 83 |
| 22..... | 85 |
| 23..... | 89 |
| 24..... | 91 |
| 25..... | 97 |
| 26..... | 99 |
| 27..... | 101 |
| 28..... | 103 |
| 29..... | 105 |
| 30..... | 107 |